This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1 275 d 5 l

~~272 d 11~~

Vet. Fr. III A. 517

DO. MINA
NUS TIO
ILLU MEA

Taylor Institution.

M
1895

LE

MÉDECIN DE SON HONNEUR

DRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS,

IMITÉ DE CALDÉRON,

Par M. Hippolyte Lucas.

REPRÉSENTÉ SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS,

le 18 décembre 1843.

PARIS,
LIBRAIRIE DE JULES LAISNÉ,
RUE NEUVE-VIVIENNE,
Maison des Concerts.
1844

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

Imprimerie LANGE LEVY et C°, rue du Croissant, 16.

Un savant critique allemand, W. Schlegel, a rendu à Caldéron l'hommage qui lui est dû, en l'appelant comme Lope de Vega, « un miracle de la nature. » Caldéron, en effet, non moins puissant dans ses conceptions qu'ingénieux dans sa poésie, est un esprit rare et divin, qui a mérité aussi, lui, ce nom donné à Lope de Vega, par ses contemporains.

Parmi les grandes compositions de Caldéron, la plus célèbre est le *Médecin de son honneur*, *El Medico de su Honra*. Ce drame a été traduit dans un grand nombre de langues et représenté en différens pays avec succès. La scène française seule ne le possédait pas. Nous avons entrepris de l'y naturaliser.

Linguet n'avait pas compris cette pièce dans ses traductions, si incomplètes du théâtre espagnol. M. Damas-Hinard, le premier, s'en est occupé dans une récente édition des chefs-d'œuvre de Caldéron, publiée chez Gosselin. M. Damas-Hinard, écrivain élégant et correct, beaucoup plus érudit et soigneux que Linguet, a cru devoir néanmoins atténuer quelquefois l'exubérance de son auteur.

On doit penser qu'écrivant pour la scène, pour les oreilles toujours si chatouilleuses, ayant affaire à

un public impatient, nous avons pris nécessairement encore plus de précautions que le nouveau traducteur. Cependant, qu'il nous soit permis de nous rendre cette justice : nous n'avons reculé devant aucune des hardiesses de l'original. Nous sommes entré pleinement dans le fond du sujet en nous impreignant le plus possible par ailleurs de la couleur espagnole. Nous avons essayé de faire passer dans le tissu du drame, autant de fantaisie poétique, autant d'élémens lyriques que l'état actuel de notre théâtre peut en supporter.

Nous croyons devoir relever ici le peu de sens d'un littérateur espagnol qui a donné en France une édition des meilleurs ouvrages dramatiques de son pays, en les accompagnant de notices. Ce commentateur, don Eugenio de Ochoa, s'est plu à immoler le *Médecin de son Honneur* à l'*Othello* de Shakspeare, qui, du reste, a toute notre admiration. Mais Othello n'est mû que par une jalousie sensuelle; don Gutierre obéit aux inspirations de son honneur. Le drame de Caldéron résume en un mot le sentiment sur lequel roule tout le théâtre espagnol, l'honneur ! Cependant ajoutons en faveur de don Eugénio de Ochoa, qu'il reconnait la célébrité dont jouit ce drame, et qu'il dit : *Raro es el estrangero de mediana instruccion, que al hablar de litteratura espanôla, no saque a relucir a las primas palabras el inevitabile* Guijote, *Lope de vega, y el* Medico de su Honra *de Calderon.*

Le théâtre espagnol, ainsi que nous l'avons fait voir dans l'introduction de l'*Hameçon de Phénice*, a fourni au nôtre de nombreuses imitations ; nous ne reviendrons pas sur les emprunts qui lui ont été faits par nos devanciers. Nous nous autoriserons seulement de l'exemple de Molière, dans la *Princesse d'Elide*, pour bien disposer le lecteur en faveur du *gracioso*, ce bouffon obligé de toute comédie espagnole, personnage qui,

comme l'a fort bien dit dans le *Siècle*, M. Charles de Matharel, figure, jusque dans les *autos sacramentales*, afin d'égayer même les mystères de la religion.

Coquin ressemble à Moron.

L'auteur doit des remercîmens à M. Leroi, directeur de la scène, aussi habile que consciencieux, dont l'expérience lui a été très utile au théâtre de l'Odéon; il en doit surtout aux acteurs, chez lesquels il a rencontré autant de zèle que de talent. MM. Godat et Rouvière se sont fait remarquer, le premier par la grâce et la fermeté de l'organe, la dignité du maintien, la chaleur de l'âme, le second par l'énergie et la vérité du jeu; mademoiselle Naptal, charmante personne, douée du sentiment dramatique; Mlle Berthault, comédienne si intelligente et si vive; Boileau, comique toujours plaisant; MM. Darcourt, acteur éprouvé; Baron, jeune-premier plein d'avenir; Harville, acteur de bonne tenue qui avait bien voulu se charger d'un rôle accessoire, ont contribué à une des exécutions les plus parfaites qu'on ait vues au théâtre de l'Odéon. Enfin, pour acquitter toutes mes dettes, j'ajouterai que l'amitié d'un illustre compositeur, M. Donizetti, n'a pas refusé d'écrire pour cette œuvre la musique d'une chanson, la *Chanson de l'abeille*.

Je dois en revanche peu de remercîmens, ou plutôt je dois encore des remercîmens à quelques uns de mes confrères de la presse, qui ont daigné me traiter comme un auteur de profession dont les nombreux succès auraient mérité l'ostracisme; ils ont même cru devoir, en cette circonstance, faire le procès à ce pauvre Caldéron d'une manière, il est vrai, plus préjudiciable pour eux que pour lui. Ces impertinences ont été relevées comme elles devaient l'être par un homme de cœur et d'esprit, M. Rolle, rédacteur du feuilleton dramatique du *National*. Citons ses paroles : « Il a été » dit beaucoup de sottises au sujet de ce drame, et » par exemple que Caldéron était un drôle, et que

» c'était perdre son temps que de s'amuser à des imi-
» tations du théâtre espagnol. Cette niaiserie, jetée
» au milieu de tant d'autres qui se débitent tous les
» jours à la ligne, a cependant fait une certaine sen-
» sation. M. Hippolyte Lucas y avait répondu d'a-
« vance par son succès même. » Un écrivain énergi-
que et loyal, M. Félix Pyat, un homme d'expérience
et de raison, dont la critique fait loi parce qu'elle
est toujours savante et polie, qualités d'autant
plus estimables qu'elles sont rares en ce temps, M.
Merle, de la *Quotidienne*, ont bien voulu encourager
aussi ces essais, dérobés à la vie dévorante des jour-
naux.

HIPPOLYTE LUCAS.

LE MÉDECIN DE SON HONNEUR.

PERSONNAGES.

LE ROI DON PEDRE	MM.	DARCOURT.
DON GUTIERRE		GODAT.
L'INFANT		BARON.
DON ARIAS		HARVILLE.
LE CHIRURGIEN		ROUVIÈRE.
COQUIN		BOILEAU.
UN OFFICIER		BARDIN.
UN SOLDAT		ERNEST.
UN MENDIANT		BRY.
DONA MENCIA	Mesd.	NAPTAL.
JACINTHE		BERTHAULT.
INEZ.		HORTENSE.

Cavaliers, suite du roi, gardes, valets de don Gutierre, deux Maures.

La scène se passe dans le château de Gutierre, aux environs de Séville.

ACTE PREMIER.

(Une salle gothique; grande porte au fond; à droite du spectateur trois marches avec balustrade conduisant à l'appartement de dona Mencia ; à gauche une fenêtre; un fauteuil. Les murs de la salle sont recouverts de tapisseries. Une table garnie; à droite un fauteuil.)

SCENE PREMIÈRE

DONA MENCIA, JACINTHE.

(Elles entrent précipitamment par la porte de l'appartement de Mencia et s'approchent de la fenêtre en traversant le théâtre.)

DONA MENCIA.

J'ai vu ces cavaliers du haut de la terrasse
Sans bien les distinguer... Je crains quelque disgrâce...
Un d'entr'eux galopait très vite en arrivant,
On eût dit un oiseau, d'autant plus que le vent
Comme une aile agitait son ondoyant panache.
J'ai cru le voir tomber...

JACINTHE.

Un cheval qu'on attache.

(Elles vont ouvrir la porte du fond.)

Un cavalier blessé...

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DON ARIAS, DEUX CAVALIERS, *soutenant l'infant presque évanoui.*

DON ARIAS.

Madame, il est permis
Sans doute au sang royal d'espérer des amis
Chez un bon gentilhomme, et nous entrons sans crainte.

DONA MENCIA (*à part*).

Que vois-je? et de quel coup je sens mon âme atteinte!

DON ARIAS (*sans la regarder*).

C'est l'infant don Henri, frère-germain du roi.

DONA MENCIA.

Lui!

DONA ARIAS.

Tombé de cheval.

DONA MENCIA.

O ciel, protége-moi!
L'infant dans ma maison!

DON ARIAS.

Permettez-nous, Madame,
De lui donner les soins que son état réclame.
Mais à qui m'adressé-je? est-ce vous que je vois?

DON MENCIA.

Don Arias!

DON ARIAS.

D'honneur, à peine je le crois...
Vous ici! Don Henri revenait à Séville
Croyant vous retrouver encor dans cette ville,
Le cœur plus que jamais rempli de son amour.
Par quel sort fûtes-vous conduite en ce séjour?

DONA MENCIA.

Vous le saurez plus tard, songeons à votre maître.

DON ARIAS.

Oh! comme avec bonheur il va vous reconnaître!

DONA MENCIA.

Don Arias! paix, paix! mon bonheur en dépend,
Comme l'épée, hélas! qu'un léger fil suspend,
Sur nous le malheur plane... où m'emporte ma plainte?
Vers un lit de repos, conduisez-les, Jacinthe;
Qu'on y mette un tapis.

(Jacinthe sort avec les deux cavaliers par la porte du fond.)

SCENE III.

DONA MENCIA, DON HENRI

DONA MENCIA.

Que ne puis-je parler ?
Pleurer en liberté, gémir sans refouler
Tant de soupirs en moi ? pourquoi cette faiblesse ?
Je suis ce que je suis... Je puis être maîtresse
De mes vœux insensés... C'est l'heure de savoir
Les droits de la vertu, la force du devoir.
L'or sort pur du creuset, dégagé par la flamme,
Le feu des passions épure aussi notre âme.
Que mon honneur présent répare un vieil affront !
Pitié ! pitié ! grand Dieu ! je sens rougir mon front ;
Don Henri ! Monseigneur ! Monseigneur !

DON HENRI (*sortant de son évanouissement*).

Qui m'appelle ?

DONNA MENCIA (*détournant son visage*).

Bonheur ! il a parlé !

DON HENRI.

Cette voix ! quelle est-elle ?

DONA MENCIA.

Votre Altesse revient à la vie.

DON HENRI.

En quel lieu
Suis-je ici ?

DONA MENCIA.

Chez quelqu'un qui vous aime.

DON HENRI.

Mon Dieu ?
En croirai-je mes yeux ! Si ce n'est pas un songe,
Que jamais le sommeil dans l'oubli ne me plonge !
Que je dorme toujours si maintenant je dors !
Si je suis mort enfin, bien heureux sont les morts !
Où suis-je donc ?

DONA MENCIA.

Seigneur, du calme

DON HENRI.

C'est étrange !
Dieu m'a-t-il mis au ciel près de son plus bel ange ?
Mais je suis avec vous, que m'importe où je suis !
Une aube a dissipé tous mes sombres ennuis.
Heureux de vous revoir, heureux de vous entendre,
Que puis-je désirer ? Je ne veux rien apprendre.

DONA MENCIA.

Le temps ramènera plus d'un nuage épais.
Comment vous trouvez-vous ?

DON HENRI.

Très bien ! mieux que jamais;
Seulement à mon pied un reste de souffrance...

DONA MENCIA.

Un moment de repos, et, j'en ai l'espérance,
Cela ne sera rien.. On vous prépare un lit,
Vous me pardonnerez, dans ce trouble subit,
D'avoir si simplement accueilli votre altesse,
Je ne l'attendais pas.

DON HENRI.

Vous êtes la maîtresse
De cette maison ?

DONA MENCIA.

Non.

DON HENRI.

Non ! quel maître avez-vous ?

DONA MENCIA.

Don Gutierre Alfonso de Solis, mon époux
Et votre serviteur.

DON HENRI.

Votre époux !

DONA MENCIA.

Oui, lui-même.

DON HENRI (*essayant de se lever*

Ah !

DONA MENCIA.

Ne vous levez pas.. Quelle faiblesse extrême !
Rasseyez-vous.. Ce pied..

DON HENRI.

Je n'y sens plus de mal.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON ARIAS.

DON ARIAS.

Monseigneur est debout !

DON HENRI (*avec force*).

Qu'on me donne un cheval !

DON ARIAS.

Quand tout est préparé dans la chambre voisine
Pour que vous reposiez.

DON HENRI.

Un cheval !

DON ARIAS (*à part*).

Je devine
Son chagrin.
(*haut*) La raison...

(Don Henri fait signe à don Arias de lui obéir. Don Arias sort.)

SCENE V.

DON HENRI, DONA MENCIA.

DON HENRI.

Mot vide et suborneur,
Est-ce donc un remède à guérir notre cœur ?
Que j'aurais préféré me briser dans la chute !
A des tourmens sans fin je vais rester en butte !
Vous retrouver après tant et tant de sermens
Aux bras d'un autre, ô ciel ! vain projet des amans !

DONA MENCIA.

Seigneur, modérez-vous ! me traiter de la sorte !
Songez à mon honneur, votre amour vous emporte ;
Du repos d'un époux prenez quelque souci
De la discrétion... justement le voici !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DON GUTIERRE, JACINTHE, COQUIN (1).

(Coquin se tient dans le fond; Jacinthe se place à quelque distance de sa maîtresse.)

DON GUTIERRE (*à l'infant*).

Je m'incline à vos pieds : cet accident funeste
Me fait encor frémir. Une grace céleste
Vous a porté secours... ne fût-ce qu'un instant,
Honorez mon logis, seigneur, en y restant.
S'il est humble entre tous dans ce riche royaume,
La présence d'un prince en palais change un chaume.

DON HENRI.

Don Gutierre, merci, je veux me souvenir
De vos bons sentimens ; mais pour me retenir
Ne faites pas d'efforts ; il faut que je précède
Le roi jusqu'à Séville, et d'ailleurs tout m'obsède,
Je fuis une infidèle, et ne puis m'arrêter,
Car son image alors me revient tourmenter.

(1) Don Henri, don Gutierre, dona Mencia.

Je fatigue le corps pour échapper à l'âme
Je crois la voir partout...

DONA MENCIA.

Permettez qu'une femme
Vous donne un bon conseil. Vous paraissez plongé
Dans un chagrin profond... si la dame a changé,
Peut-être n'est-ce pas inconstance et caprice,
On a pu la contraindre à ce dur sacrifice
Voyez-la, parlez-lui.

DON HENRI.

Mon amour vous comprend,
Je suivrai votre avis.

DON ARIAS (*rentrant*).

Le cheval vous attend.

DON GUTIERRE.

Si c'est le même encor, monseigneur, je vous prie
Ne vous y fiez plus ; j'ai dans mon écurie
Une bonne jument au galop sûr et doux
Prenez-la.

DON HENRI.

Non... (*Coquin accourt près de son maître*).

DON GUTIERRE (*à Coquin*).

Qu'as-tu ?

COQUIN.

J'accours auprès de vous,
On a parlé jument... la chose me regarde
Puisque votre jument est commise à ma garde.

DON GUTIERRE.

Retire-toi.

DON HENRI.

Non pas, son visage me plaît
C'est, si je ne me trompe un fort joyeux valet?

(Pendant la scène de Coquin et du prince, dona Mencia s'assied dans le fauteuil à droite ; don Gutierre va donner quelques ordres à ses valets restés dans le fond ; Jacinthe est auprès de sa maîtresse).

COQUIN.

Monseigneur a dit vrai.

DON HENRI.

Quel est ton nom ?

COQUIN.

O prince !
Mon nom est bien connu dans toute la province.
Je m'appelle Coquin, fils de Coquin.

DON HENRI (*riant*).

Vraiment !

COQUIN.

J'ai l'honneur de soigner madame la jument.

(A part.)

Il a ri. (*Haut.*) Vous plaît-il qu'un coquin vous souhaite
Votre fête ?

DON HENRI.

Et comment ! c'est aujourd'hui ma fête ?

COQUIN.

Ne dit-on pas : Tel saint doit tomber un tel jour.
Or, vous êtes tombé... Suivez bien ce détour,
Donc, c'est la Saint-Henri.

DON HENRI (*souriant*).

Je comprends ton langage ;
Il faut chômer le saint, n'est-ce pas, c'est l'usage ?
J'ai quelques pièces d'or qui pourraient te servir
Dans ce cas. (*Il lui donne plusieurs pièces d'or.*)

COQUIN.

Il entend les choses à ravir.

(Bas à Jacinthe en lui montrant les pièces et un ruban.)

Voilà pour ton ruban !

(Jacinthe va pour prendre les pièces, Coquin met le tout dans sa poche.)

(à l'infant.)

Je veux vous faire rire :
Un chapon...

DON GUTIERRE (*revenant*).

Paix ! Tais-toi !

DON ARIAS.

Le soleil se retire.

DON HENRI.

Partons, il est grand temps, le ciel vous garde tous !
Mais quel bruit ?

DON ARIAS (*allant vers la porte du fond*).

C'est le roi !

COQUIN.

Le roi viendrait chez nous !

DON GUTIERRE.

Se peut-il ? Quel honneur !

DONA MENCIA (*a don Henri*).

Sa Majesté, sans doute,
A su que vous veniez de tomber sur la route.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le roi dans ce château compte passer la nuit.

COQUIN (*courant à la fenêtre*).

Le voilà dans la cour... quelle foule le suit !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI.

(Le roi, entouré d'une foule de solliçiteurs qui tiennent chacun un placet à la main, paraît à la porte du fond. Don Gutierre, dona Mencia et leurs serviteurs se rangent avec respect d'un côté du théâtre. Don Henri et don Arias se placent de l'autre côté avec l'officier. Le roi, avant d'entrer, s'arrête pour écouter les solliciteurs. Tableau.)

UN SOLDAT (*agenouillé à l'un des côtés de la porte*).

Sire, sur ce placet daignez jeter la vue.

LE ROI.

Très bien, j'y ferai droit.

LE SOLDAT.

Glorieuse entrevue !
Sire, depuis vingt ans je sers fidèlement.

LE ROI.

Que me demandez-vous ? Retraite ?

LE SOLDAT.

Avancement.
Sire, une compagnie.

LE ROI.

Eh bien ! je vous la donne.

UN MENDIANT (*placé de l'autre côté de la porte*).

Je ne suis qu'un vieillard, faites-moi quelqu'aumône !

LE ROI (*lui donnant sa bourse*).

Tenez !

LE MENDIANT.

Quoi ! tout cela !... Mais, sire, permettez,
Ce diamant...

LE ROI (*regardant le diamant qui ferme la bourse*).

Le roi ne reprend rien. (*Aux solliciteurs.*) Sortez.

(Le roi entre dans la salle.)

SCENE IX.

LES MÊMES, *moins* LES SOLLICITEURS.

DON GUTIERRE.

Sire, puis-je prétendre à la faveur si haute,
Moi, chétif, de baiser la main d'un royal hôte!
Votre humble serviteur ose vous en prier.

LE ROI (*lui tendant la main*).

Don Gutierre, approchez... illustre cavalier,
Ferme appui de mon trône...

(A dona Mencia en s'avançant vers elle.)

Et vous qu'il a choisie
Pour parfumer ses jours, fléur de l'Andalousie,
Je veux devant eux tous rendre à votre beauté
L'hommage qu'un époux fait à ma dignité.

(Il lui baise la main).

(*A Don Henri*) Prince, de votre chute êtes-vous remis?

DON HENRI.

Sire,
Pas tout-à-fait.

LE ROI.

La nuit sur tout ce qui respire
Verse un baume divin qui soulage les maux.

DON HENRI (*regardant dona Mencia*).

Je le crois.

LE ROI.

Réclamé par d'importans travaux
Je désire être seul.

DON GUTIERRE.

Je vais durant cette heure
D'une aile du château faisant votre demeure,
Où furent mes aïeux, lieu saint et respecté
Préparer une chambre à Votre Majesté;

(Se tournant vers don Henri.)

Une autre à votre altesse.

(Don Gutierre sort par la porte du fond suivi de dona Mencia, de Jacinthe et de ses valets. Coquin, après avoir compté les pièces d'or qu'il a reçues de l'infant, fait signe qu'il a le dessein d'en obtenir autant du roi, et se cache sous une des tapisseries à droite.)

SCENE X.

LE ROI, DON HENRI.

LE ROI (*retenant Don Henri qui s'apprête à se retirer*).

Ah! j'oubliais, mon frère,
Un conseil qui par vous sera suivi, j'espère.
Demeurez un moment. A Séville élevé,
Dans ses bruyans plaisirs vous vous êtes trouvé,
Et les musiciens et les dames voilées,
Les maris attaqués, les veuves consolées,
Tous ces jeux-là, si chers aux oisifs, aux galans,
Que chaque grande ville enferme dans ses flancs,
Vous les avez connus autant et plus qu'un autre.
Je les vois d'un regard tout différent du vôtre,
Ce sont jeux de larrons qui dérobent l'honneur :
Le désordre toujours enfante le malheur.
Ces poursuivans secrets de femmes et de filles
Jettent le trouble au sein des meilleures familles ;
Ces oiseaux de la nuit je les ai pris souvent,
Leur valeur prétendue est une outre de vent ;
J'ai de ma propre épée, éprouvant ces bravaches,
Rencontré sur leurs pas des diplômes de lâches.
Toute ame s'amollit dans ces folles amours.
A vos amusemens donnez un autre cours ;
Il ne conviendrait pas qu'un soir, faisant ma ronde
Pour savoir si partout règne une paix profonde,
Je trouvasse adossé, sous l'angle d'un balcon,
La guitare à la main, un prince de mon nom.
Allez ! (*Don Henri salue et se retire.*)

SCENE XI.

LE ROI, UN OFFICIER.

L'OFFICIER (*tenant plusieurs papiers à la main*).

Sire, à l'instant, une dame voilée,
A remis ce placet, une dame appelée
Léonor la belle.

LE ROI.

Ah! (*il prend le placet et lit*).
« Sire, écoutez mes vœux :
» Un noble cavalier avait eu mes aveux,

» Les autres, vainement, s'efforçaient de me plaire ;
» Le choix que j'avais fait m'attira leur colère ;
» Ayant vu repousser leurs désirs amoureux,
» Ils prirent le parti de se venger entre eux.
» Ils firent donc courir de faux bruits sur mon compte,
» Et celui qui m'aimait de son amour eut honte.
» Il dédaigna ma main, m'entendant accuser,
» Et personne, depuis, ne voulut m'épouser.
» Hélas ! ce cavalier, mari d'une autre femme,
» Ne peut plus être à moi, mais ce que je réclame
» C'est qu'il soit obligé, car je suis pauvre, ô Roi !
» De payer pension dans un couvent pour moi.
» Enfin, ce cavalier, sire, c'est don Gutierre ! »
Elle ne peut avoir une justice entière
Puisqu'il est marié ; mais je sens ses ennuis
Comme homme et comme prince, et tout ce que je puis
Je promets de le faire... Oui, certe, ô noble fille !
On ne dira jamais que le roi de Castille
Puisse laisser quelqu'un, opprimé, gémissant
Parce que l'adversaire est riche et d'un haut rang.
Qu'elle vienne demain.

(L'officier s'incline, mais reste dans le fond, tenant toujours des papiers à la main.)

LE ROI (*à lui-même*).

Grandeur, grandeur suprême !
Un argus aux cent yeux, voilà ton juste emblême !
Vigilance est le mot pour ta devise écrit.
Toujours des pas, toujours un projet dans l'esprit !
Si tu veux que ton nom brille un jour dans le monde,
Don Pèdre, comme un astre à la chaleur féconde
Sois le grand justicier, fais la part de chacun.
Que nul solliciteur ne te semble importun.
A l'œuvre donc, ô roi. Voyons...

(Il prend des dépêches que lui présente l'officier.)

Quelque missive
Partout où le roi va, sur ses traces arrive.

Il se met à feuilleter les dépêches, et en signe quelques unes qu'il remet à l'officier.)

A Séville,... à Madrid,... ces ordres sont pressés...

(L'officier sort.)

SCENE XII.

LE ROI, COQUIN.

COQUIN (*soulevant la tapisserie derrière laquelle il est caché*).

A moi!

LE ROI (*occupé à écrire*).

Que veut-on? que savez-vous?

COQUIN (*à mi-voix*).

Je sais,
Sire, que ce balcon n'est pas haut, et qu'un homme
De crainte d'attrapper quelque coup qui l'assomme,
Peut, s'il saute assez bien, perdre une jambe au plus.

LE ROI (*sans détourner la tête*).

Quel est ce drôle? Allons, pas de mots superflus,
Vous ne m'avez pas dit qui vous êtes.

COQUIN (*un peu plus haut*).

Moi, sire...
Je suis...

(Le roi jette un regard sévère sur lui.)

(*à part*) comme son frère il n'aime pas à rire,
Haut) Tout ce qu'il vous plaira que je sois... car hier
Un homme de savoir, un homme de bel air
M'a juré qu'on ne doit jamais être autre chose
Que ce que le roi veut, alors qu'on se propose
De pratiquer la cour... C'est pourquoi je serai
Ce qu'on me dira d'être, et le faux et le vrai,
Sans que l'un, sur l'honneur, plus que l'autre me touche,
Selon votre plaisir, sortira de ma bouche.

LE ROI (*distrait*).

Vous ne répondez pas à notre question.
Qui donc êtes-vous?

COQUIN.

C'est que j'ai peur du balcon,
Il est haut... Pour vous voir l'heure était peu propice,
Vous n'avez pas besoin, je crois, de mon office.

(Il fait semblant de s'en aller.)

LE ROI (*distrait de plus en plus*).

Quel office? restez.

(Il se lève et va s'asseoir dans un fauteuil à gauche en passant devant Coquin; il parcourt des dépêches.)

COQUIN (*avec une certaine inquiétude*).

Vous voulez le savoir?

Je suis courrier à pied, à cheval... Mon devoir
Est de porter, luttant avec la renommée,
Des nouvelles partout... j'en excepte l'armée,
A parler franchement je la fréquente peu,
Sire, mon médecin m'a défendu le feu.

LE ROI (*avec un peu d'attention*).

Enfin...

COQUIN (*prenant de l'assurance*).

Je m'intéresse aux affaires des autres.
Si vous vouliez un jour me confier les vôtres,
Je vais, en peu de mots, dire mes qualités,
Sans fausse modestie.... ô grand prince, écoutez :
Je m'arrête aussitôt qu'à dîner l'on m'invite,
Je mange lentement, et je m'endors très vite,
Le premier dans le lit et le dernier dehors.
Du reste propre à tout et d'esprit et de corps,
Triste, lorsqu'on est gai, lorsqu'on est plaisant, grave,
Je me fais sommelier pour aller à la cave,
Chambellan, quand je prends à mon maître un habit,
Intendant, quand je tourne un compte à mon profit,
Chef d'office, s'il faut dérober à la table,
Y compris le couvert, quelque mets délectable,
Ecuyer, si je vais (la marche me fait mal)
Promener mes loisirs sur le meilleur cheval,
Si du panier trop lourd, mon bras fait danser l'anse,
Pourvoyeur... en un mot valet par excellence !...
J'ai deux maîtres, je sers chacun à mon désir.
L'un, Don Gutierre... et l'autre...

LE ROI (*qui a fini par écouter Coquin*).

Et l'autre...

COQUIN.

Le plaisir.
Le maître préféré... Je suis le majordome
De la gaîté... Le vin m'a créé gentilhomme,
Nul ne boit plus que moi ;

(Le roi repasse devant lui d'un air grave. Coquin s'arrête un moment puis se rapproche d'un air obséquieux.)

Mais, malgré tant d'appas,
Je redoute avant tout un roi qui ne rit pas.
Il est sous mon pourpoint une peau délicate
Dont le tissu craindrait Arlequin et sa batte.

LE ROI.

Je devine l'emploi, vous êtes un garçon
Chargé de faire rire.

COQUIN.

Oui, le valet bouffon.
(*A part.*) Allons donc ! il y vient... (*haut*) Ma qualité connue,
Je ne puis plus rester, sire, la tête nue,
Je me couvre, ce droit au palais est le mien.

LE ROI (*à part*).

A mon tour maintenant. (*haut*) Poursuivons l'entretien.

COQUIN.

Quel honneur !

LE ROI.

Votre état est d'amuser les autres ?

COQUIN.

En effet.

LE ROI.

Vous voulez être à présent des nôtres ?

COQUIN.

Oui, sire.

LE ROI.

Je vous prends à l'essai pour un mois...
Attendez... vous aurez cent écus chaque fois
Que vos bons mots pourront me surprendre un sourire.

COQUIN (*avec joie*).

Cent écus chaque fois ! n'allez pas vous dédire.

LE ROI.

Mais si je n'ai pas ri, remarquez bien cela,
Je vous fais arracher toutes les dents.

COQUIN (*reculant*).

Holà !
Ce serait trop risquer, mes dents sont impayables,
Voyez !

LE ROI (*s'asseyant près de la table*).

Vous hésitez ?

COQUIN.

La crainte à tous les diables !
J'accepte le marché selon votre désir.
(*A part*) Sa bourse est à la peine et non pas au plaisir.
Son frère convient mieux aux gens de mon espèce,
Des mains d'un fou toujours il tombe quelque pièce
Dans celles d'un bouffon.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DON HENRI, DON ARIAS (*entrant précipitamment*).

LE ROI.

Que nous veut Don Henri?
Pourquoi son teint brillant s'est-il soudain flétri.

DON HENRI.

Sire, il vient d'arriver de mauvaises nouvelles,
Mon frère, accompagné d'un parti de rebelles
S'est jeté dans Séville, excitant contre vous
La population.

LE ROI (*se levant*).

Ah! vous voilà bien tous!
Bâtards de ma maison, race au crime enhardie
Où je n'ai rencontré que de la perfidie!
Détrôner votre roi, c'est là votre dessein,
Vrais serpens que mon père a couvés dans son sein!

DON HENRI (*avec vivacité*).

Sire...

LE ROI.

Silence, infant.

DON HENRI (*avec fermeté*).

Respectez donc ma mère.

DON ARIAS (*à part*).

Il a toujours pour lui quelque parole amère,
L'infant se lassera.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DON GUTIERRE, DONA MENCIA, (1) JACINTHE, COQUIN, SERVITEURS *des flambeaux à la main*.

DON GUTIERRE.

L'appartement est prêt.
Sire, et votre vassal conduira, s'il vous plaît,
Votre grandeur...

(1) Coquin, don Henri, don Arias sur le second plan, le Roi, don Gutierre, dona Mencia, Jacinthe.

LE ROI.

C'est bien : don Henri qu'on me suive.

L'INFANT (*à part*).

Oh ! je lui parlerai ce soir quoiqu'il arrive.

LE ROI (*s'avançant vers Dona Mencia*).

Noble dame, à demain, perle aux reflets si doux,
Le plus riche joyau de votre heureux époux !

DON GUTIERRE (*gravement*).

Nul ne peut se nommer heureux sur cette terre
S'il n'a su maintenir, médecin salutaire,
Son honneur sain et sauf, jusqu'à son dernier jour ;
Mais, sire, c'est beaucoup d'avoir chez soi l'amour.

COQUIN (*à part.*)

Le voilà bien : toujours sa promptitude est grande,
A fourrer son honneur où nul ne le demande.

(Le roi sort éclairé par don Gutierre ; don Henri le suit, après avoir jeté un coup d'œil expressif à dona Mencia.)

SCENE XV.

DONA MENCIA, JACINTHE.

DONA MENCIA.

Que faut-il faire, ô ciel ?

JACINTHE.

Madame, qu'avez-vous ?

DONA MENCIA.

Don Gutierre, un secret, hélas ! est entre nous !

JACINTHE.

Votre esclave de vous mérite confiance,
Dites-lui ce secret.

DONA MENCIA.

C'est l'honneur, l'existence !

JACINTHE.

De grace, qu'est-ce donc ?

DONA MENCÍA.

A Séville, je vis
Un cavalier charmant dont les regards ravis
Me suivaient en tous lieux ; il passait dans ma rue
Aussitôt que j'étais au balcon apparue ;
Chaque nuit attendant, sans troubler mon sommeil,
Mon lever et non pas le lever du soleil.

Jamais l'héliotrope, éveillé par l'aurore
N'offrit plus constamment à l'astre qu'il adore
Son front tourné vers lui jusqu'au bout de son cours,
Et de plus de saluts n'honora ses amours !
Jacinthe, autour de moi ses démarches sans nombre
M'ont fait douter souvent s'il n'était pas mon ombre !
A voir un si grand zèle on aurait dit encor
Que c'était un Argus veillant sur son trésor.
Je croyais qu'il n'avait que la cape et l'épée
Par son déguisement ma vue était trompée ;
Je le reçus un soir, mon père était sorti ;
Il me peignit l'amour qu'il avait ressenti
A mon aspect, et moi, qui manquais de prudence,
Je lui fis sans tarder la même confidence.
Quel cœur de tant de soins n'eût pas été flatté ?
Quelle femme aurait pu garder sa liberté ?
A mon balcon ouvert, quels momens nous passâmes !
Comme deux instrumens accordant nos deux âmes
Au doux chant des oiseaux, respirant le bonheur
Au milieu des jasmins et des myrthes en fleur !
Nous pensions que toujours durerait un tel charme.
Mais tout sourire, hélas ! est bien près d'une larme...
J'aurais dû te parler déjà d'une chanson,
Signal mélodieux, tendre appel dont le son
Réglait, en exprimant le désir ou la crainte,
Nos rendez-vous d'amour condamnés à la feinte.
Caché dans son manteau l'infant qui m'écoutait,
Attentif à l'accord, s'éloignait ou montait.
Tu la connais : c'était la chanson de l'abeille.
Un jour, sans que son pas eût frappé mon oreille,
Mon père, hélas ! rentra pendant le doux signal,
L'infant parut : mon père, ô jour trois fois fatal,
Le reconnut et dit : l'Infant sous ce costume !
La coupe d'un tel hôte est pleine d'amertume !
L'infant près de nous deux se voulut excuser ;
Mais mon père ajouta : l'on ne peut m'abuser,
Ma fille ne saurait d'un prince être la femme ;
Plutôt que de la voir maîtresse vile, infâme,
Je la tuerais ! L'infant se retira confus...
J'aurais dû l'éloigner après par mes refus ;
Mais une âme amoureuse est toujours si peu forte ;
Plusieurs fois en secret je lui rouvris ma porte.
Le roi vint, à son tour, troubler nos rendez-vous.
Le Maure audacieux résistait à ses coups ;
Il appela l'infant... Durant sa longue absence,
Mon père par la peur, forçant l'obéissance,

M'unit à don Gutierre Alfonso de Solis,
Cavalier plein d'honneur et des plus accomplis.
L'infant est de retour et chez moi... vois ma crainte,
Je ne croyais jamais le revoir... Ah! Jacinthe!

JACINTHE.

Madame, du courage, ayons foi dans le sort,
Rien n'est désespéré, comme on dit, fors la mort.

DONA MENCIA.

La mort! mais je la crains... Don Gutierre m'effraie.

JACINTHE.

Il paraît vous aimer.

DONA MENCIA.

Ah! sa tendresse est vraie,
Mais s'il était jaloux, si... j'allais oublier
Un autre souvenir bien propre à m'effrayer.
Un des siens qui doutait de la foi de sa femme,
Une nuit a livré sa maison à la flamme,
Voulant ensevelir dans un secret profond,
A ce que l'on m'a dit, la vengeance et l'affront.
Et depuis ce moment de sinistre mémoire,
D'un crime si terrible ils ont tiré leur gloire;
Ils se sont, acceptant l'héritage d'horreur,
Nommés de père en fils médecins de l'honneur;
Don Gutierre lui-même a toujours à la bouche,
Jacinthe, tu le sais, un surnom si farouche.
O présages affreux!... (*avec mystère*) allons, allons songer
A tout ce qu'il faut faire en ce jour de danger.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Une terrasse intérieure ouverte sur un jardin; deux pavillons à droite et à gauche; le pavillon de droite avec jalousie et balcon Une porte de côté au troisième plan. Une table à droite. La nuit commence; le ciel est étoilé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JACINTHE (*entrant par la porte de côté.*)

A-t-on vu ce Coquin ! il s'obstine à me suivre,
Sans savoir qui je suis ; je pense qu'il est ivre.
Il croit, comme j'avais mon voile sur les yeux,
Courtiser une femme accourue en ces lieux.
Au passage du roi... quelle conduite indigne !
Lui qui me fait la cour... je n'ai pu faire un signe
A l'infant don Henri... Pourtant je le vois bien,
Ma maîtresse avec lui désire un entretien.
Il aurait son pardon s'il venait à paraître.
Et moi, j'aurais pour prix la liberté, peut-être...

(Coquin entr'ouvre la porte de côté.)

Encore ce Coquin !... Si je me fie à lui,
Faisant sonner bien haut ensuite son appui,
Il saura s'attirer toute la récompense :
Du prince, il a déjà gagné la confiance...
Puisque dans ce lieu-ci je ne puis l'éviter,
Cachons lui bien mes traits.

(Elle couvre son visage avec sa mantille.)

SCÈNE II.

JACINTHE, COQUIN.

COQUIN.

Daignez vous arrêter
Femme mystérieuse à la robe de soie,
Aux pantoufles d'escot... De peur qu'on ne vous voie,
Vous courez, vent en poupe, avec la mante au front !
Allons, découvrez-vous... Silence et voile font
Que mon opinion, à grand regret j'y cède,
Est que l'on peut vous croire à la fois sotte et laide.

(Jacinthe ne répond rien; Coquin tourne autour d'elle.)

Rien : cette taille est jeune : on a quelque printemps.

Combien en avons-nous ? Il faut savoir le temps ;
Lorsqu'on en a beaucoup surchargés l'un sur l'autre,
Cela forme un hiver ! Quel âge est donc le vôtre ?

JACINTHE (*d'un ton railleur*).

Eh ! bien, continuez, vous en resteriez là.

COQUIN.

Je ne sais rien de plus.

JACINTHE.

Vous avez dit cela
Sans doute, aujourd'hui même, à beaucoup d'autres femmes !

COQUIN.

Non, à cinq seulement... mais j'ai gagné leurs âmes,
Je dois vous l'avouer, par mon esprit badin.

JACINTHE (*à part*).

Ne pourrais-je donc pas m'esquiver au jardin ?

COQUIN (*la retenant*).

En marques de faveur elles m'ont rendu riche...
Cette natte d'abord, quoiqu'elle fût postiche,
A bien joué son rôle, et dans ses nœuds vainqueurs,
Avant d'être roussie, a captivé cent cœurs.
La baguette ci-jointe ornait un corps de jupe ;
On l'en ôta pour moi, je n'ai pas été dupe ;
J'ai vu la chose et cru, je puis vous l'assurer,
Qu'il était question d'une côte à tirer,
Tant on mit de façon... Cette baguette est pleine
Des plus rares vertus ; sa mère, la baleine,
Lui donna le pouvoir, dans sa barbe caché,
De redresser un dos incongrûment penché.
Toute taille, aujourd'hui, ment de par sa baguette,
La droite se confond avec la contrefaite ;
Mais ce petit soulier est bien plus surprenant,
C'était une maison qu'alternativement
Deux nains ont habitée, admirez l'aventure,
Sans jamais se trouver... Voici la miniature :
Pour ce gant, appliquez là-dessus le museau,
Il exhale une odeur de graisse de chevreau.
On l'aura mis en mue... Un ruban de comtesse...

(Coquin pendant ce couplet, attire l'un après l'autre les objets dont il parle, objets bizarres et démesurés. Il retient Jacinthe qui essaie de s'éloigner. Jeux de scène.)

JACINTHE (*à part*).

Le menteur ! c'est le mien... (*Haut.*) C'est de votre maîtresse?

COQUIN.

Je n'aime pas la dame.

JACINTHE.

Oh ! dites-moi pourquoi ?

COQUIN.

La raison est très bonne, elle est folle de moi,
La femme qui voudra devenir ma maîtresse,
Il faut qu'elle me mente et me trompe sans cesse,
Me rende sot, jaloux, me maltraite, et pourtant
Que je sois son envie, et je serai content.
Des maîtresses, tel est l'incorrigible usage.
Je prétends, en cela je serai vraiment sage,
Que ce qui cause à tous le plus profond chagrin,
Me fasse un cœur joyeux, un front toujours serein.

JACINTHE.

Mais elle est belle, au moins ?

COQUIN.

Belle serait la tête
Bien peignée !

JACINTHE (*à part*).

Ah ! le monstre ! (*Haut.*) Elle est aimable?

COQUIN.

Bête !

JACINTHE (*à part*).

L'infâme ! Allons au bout. Pour ces mots impudens
Je veux le châtier. (*Haut.*) Elle a de belles dents,
Peut-être....

COQUIN.

Oh ! pour les dents... les plus belles du monde !
Quant à ce point, sa bouche en richesses abonde ;
C'est une bouche d'or.

JACINTHE.

Comment ?

COQUIN.

Le fait est clair :
C'est un faux ratelier... Cela coûte fort cher,
A moins que d'un défunt on n'ait pris la mâchoire.

JACINTHE (*à part*).

Tu mériterais bien, pour cette fausse histoire,
Deux cents coups de bâton. (*Haut.*) Mais elle a de beaux yeux.

COQUIN.

De fort beaux yeux vraiment, s'ils n'étaient chassieux.

JACINTHE (*à part*).

Ah ! la main me démange ! (*Haut.*) A juger de la sorte
Votre amour clairvoyant n'a rien qui vous emporte ;
Vous ne prétendez pas l'épouser.

COQUIN.

L'épouser !
Rayons, rayons cela ! Je prétends m'amuser,
Mon enfant, ma pensée est loin du mariage,
On s'ennuie à la fin de voir même visage,
De ne goûter qu'un mets, fût-il très bon d'ailleurs :
De plus mauvais souvent nous paraissent meilleurs.
J'aime tout ce qui plaît et varie en ce monde,
Et la nuit et le jour et la brune et la blonde;
J'ai pour reine dona Vénus, pour infant
Don Cupidon, ce dieu malin et triomphant;
Don Bacchus pour beau-père, enfin, l'Olympe brille
(Mercure est mon cousin) dans ma noble famille.
Cependant par un sort qu'on ne saurait prévoir,
Si d'un vulgaire hymen j'accepte le devoir,
Je ne compte pas, non, prendre une femmelette,
Je veux pour mon usage une femme complète,
Non une ombre, une idée, un ange, un séraphin,
Je veux une commère, une gaillarde enfin,
Mêlant le sérieux avec le badinage,
Qui pourtant n'ait d'amour fait nul apprentissage;
J'y tiens, et je serai du reste un bon époux.
On ne me verra pas, je le dis entre nous,
D'un juge impertinent subir l'arrêt infâme
Pour avoir négligé de festoyer ma femme...
Mon conte !... un chapon...

JACINTHE (*lui donnant un soufflet*).

Tiens, toi, comme ton chapon,
Vous ne méritez pas pour femme une guenon.

(Elle s'enfuit.)

SCENE III.

COQUIN (seul).

Une guenon à moi, votre grace se raille ;
Suis-je un singe, vraiment ? Mais je sens que je bâille !
Et, tandis que mon maître, une lance à la main,
Veille au seuil de son roi, qui sait, jusqu'à demain,
Moi, je veux reposer comme le roi lui-même.
Le sommeil n'admet pas de distance suprême.
Quand nous dormons tous deux, au roi je suis égal,
Mais j'ai, d'une autre part, pour égal l'animal.
Ma jument !... Sur sa tige aussi s'endort la rose ;

Comme avec volupté la nuit on se repose ;
Qu'un bâillement est doux, lorsqu'il est prolongé,
Et qu'on sommeille bien quand on a bien mangé !
L'infant, lui, ne dort pas : au bord de la croisée,
Ayant sur ses deux mains la tête ainsi posée,

(Il appuie son menton sur ses deux mains.)

Il regarde la lune ; il doit être amoureux :
Les amans et les chiens ont ce rapport entre eux,
Que captifs et plaintifs, lorsqu'arrive la brune,
En poussant des soupirs ils regardent la lune !...
Mais de qui donc, alors, peut-il être amoureux ?
Serait-ce de dona ?... Silence, malheureux,
Va te coucher...

(Il entre dans le pavillon à gauche après avoir écouté un moment, comme s'il avait entendu la porte de côté s'ouvrir.)

SCENE IV.

JACINTHE, puis DON HENRI.

(Jacinthe accourt aussitôt que Coquin, qu'elle guettait, est entré dans le pavillon. Elle s'empresse de jeter une échelle de corde le long de la terrasse ; l'infant don Henri monte, et Jacinthe cache l'échelle de corde sous un banc de pierre.)

JACINTHE (*au prince pendant qu'il monte*).

Seigneur, doucement, prenez garde.

DON HENRI.

Je vais donc lui parler... Dieu ! que ce moment tarde !

JACINTHE.

Ma maîtresse, selon l'usage accoutumé,
Viendra dans ce lieu-ci quand tout sera fermé !

DON HENRI.

C'est un faible trésor que la liberté même.
Pour payer ton service... Ah ! l'ingrate, je l'aime ;
A toute heure de jour, de nuit, à tous instans,
Dans mes doux souvenirs, je la vois, je l'entends.
Ma pensée, en un mot, est toute à cette femme.
Je sais ce qu'elle fait ; j'existe avec son âme.
Mon cœur sans cesse ému d'un prestige charmant,
Me dit : Elle est joyeuse ou triste en ce moment ;
Elle marche ou s'assied, elle dort ou s'éveille.
Je rêve ainsi, ma vie est comme une merveille,
L'imagination et l'amour, à mes yeux,
Se disputent le soin de la peindre le mieux.

JACINTHE.

Ah ! des cœurs amoureux voilà bien la folie,
Un seul objet les touche et le reste s'oublie !...
Mais dame Inez est là, la duègne au cœur d'airain.
Deux Maures et leur sœur, sur le sol africain !
Des fureurs du combat, sauvés par don Gutierre,
Montrent à tous ses vœux obéissance entière :
Nul n'entond leur langage étranger... Inez vient,
Silence !

(Elle se retire avec le prince au côté gauche de la terrasse.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DONA MENCIA, INEZ (*portant un flambeau*).

DONA MENCIA (*à Inez*).

J'attendrai mon époux que retient
Son zèle pour le roi. Donnez-moi ma guitare.

(Inès sort, rapporte une guitare et rentre dans l'appartement.)

DONA MENCIA (*remettant la guitare sur la table*).

De mes sens éperdus la tristesse s'empare
Mes doigts inattentifs formeraient de vains sons.
Mon cœur soupire, hélas!

L'INFANT (*bas à Jacinthe*).

Elle est seule, avançons.

JACINTHE (*bas à l'infant*).

Non : vous montrer sitôt, c'est perdre la partie ;
Il faut que dame Inez, la duègne, soit sortie
Nous surveiller sans cesse est son commandement ;
De la prudence.

(Elle s'avance seule près de dona Mencia.)

DONA MENCIA (*à Jacinthe*).

Ah ! viens : que fait dans ce moment,
Le prince...

JACINTHE.

Au jardin seul il a voulu descendre
Sa bouche, en gémissant, du moins j'ai cru l'entendre,
Prononce votre nom.

DONA MENCIA.

Sans doute, il le maudit.
Moi, l'épouse d'un autre, ô mon Dieu, qui l'eût dit !

JACINTHE.

D'un triste souvenir votre âme s'est remplie ;

Voulez-vous, pour charmer votre mélancolie,
Que je vous chante un air autrefois si chéri,
La chanson de l'abeille !

DONA MENCIA.

Ah ciel ! si don Henri
L'entendait du jardin ?

JACINTHE.

Eh bien ! quel mal, madame,
D'apaiser de si loin les tourmens de son âme !

DONA MENCIA.

Mais sous cette terrasse il peut venir... et puis
S'il montait.

JACINTHE.

Cette nuit, obscure entre les nuits,
Empêcherait, du moins, qu'on ne le vît.

DONA MENCIA.

Jacinthe,
Inez est encor là, mon cœur est plein de crainte,

JACINTHE (*conduisant sa maîtresse jusqu'au fauteuil*).

Ne m'avez-vous pas dit que votre chant d'amour
L'appelait et savait l'éloigner tour à tour.

JACINTHE (*prend la guitare et chante*).

1er COUPLET.

Sur les fleurs voltige une abeille
Ne sachant laquelle choisir,
Mais l'amour de loin la surveille ;
Amour, viens la saisir.

(L'infant s'avance un peu ; dame Inez en ce moment entr'ouvre la porte du pavillon ; Jacinthe, qui la surveille, commence aussitôt le second couplet.)

2e COUPLET.

Tout à coup gronde une tempête ;
L'abeille au dessus du torrent
Est entraînée ; amour arrête,
Amour, soit prudent !

(Pendant ce couplet, Inez paraît : elle vient prendre les ordres de sa maîtresse et sort par la porte de côté. Jacinthe, voyant que tout danger s'est éloigné, chante le dernier couplet.

3e COUPLET.

L'orage cesse, le ciel brille
Moins volage dans son désir,

L'abeille accourt sous la charmille
Amour, viens la saisir.

(Jacinthe fait signe à l'infant d'approcher; puis elle entre dans l'appartement).

SCENE VI.

DONA MENCIA, DON HENRI.

DON HENRI.

L'amour, l'amour est là, douce abeille, de grace
n'ayez pas peur.

DONA MENCIA (*se levant*).

L'infant! Se peut-il? Quelle audace!

DON HENRI.

L'audace se comprend après tant de regrets.

DONA MENCIA.

Vous osez...

DON HENRI.

Tout braver pour vos divins attraits.

DONA MENCIA.

Sans craindre de troubler le repos d'une femme,
D'offenser un vassal généreux.

DON HENRI.

Mais, madame,
En cherchant à vous voir j'ai suivi votre vœu.

DONA MENCIA.

Mais était-ce à cette heure, était-ce dans ce lieu?

DON HENRI.

Pouvait-ce être autrement; séchez cet œil humide,
Ne tremblez pas ainsi comme un oiseau timide..

DONA MENCIA.

Il est un faible oiseau, je lui ressemble, hélas!
Qui fuyant les vautours à tire d'aile, et las,
N'en pouvant plus, poussé par un destin funeste,
Tressaille, et, distinguant à travers tout le reste
celui dont l'ongle s'ouvre, avide de sa mort,
S'en approche en dépit de tout contraire effort!
De même en vous voyant, ô seigneur, je frissonne,
C'est vous qui me tuerez!

DON HENRI.

Votre âme s'abandonne
A de fausses terreurs.

DONA MENCIA.

Laissez-moi, par pitié !

DON HENRI.

Lorsque j'ai tant souffert, lorsque j'ai tant prié
Pour obtenir du ciel une heure si propice !

DONA MENCIA.

Non, non, n'espérez pas que je sois la complice
D'une faute nouvelle.. Il ne faut plus me voir ?
Quand vous aurez appris..

DON HENRI.

Est-ce dans mon pouvoir ?
Dites donc à l'aimant, vous qui m'avez su plaire,
De ne pas se tourner vers l'étoile polaire,
à l'acier de ne pas suivre à son tour l'aimant,
Si vous voulez de vous éloigner votre amant ?
Vous savez depuis quand mon âme vous adore,
Pour la première fois je vous revois encore,
Sur votre frais balcon tout entouré de fleurs
Dont votre éclat charmant surpassait les couleurs.
Vous savez..

DONA MENCIA.

Oui, je sais que sous cette croisée
Long-temps, sans vous flatter d'une conquête aisée,
Sans vous décourager de mon premier dédain,
Vous êtes revenu.

DON HENRI.

Puis dans votre jardin,
Après quelques billets qu'avait protégés l'ombre,
Je m'en vins vous surprendre.

DONA MENCIA.

Au fond d'un bosquet sombre
Tombant à mes genoux vous me prîtes la main.

DON HENRI (*mettant un genou à terre et lui prenant la main.*)

Oui, je la pris ainsi : nous parlâmes d'hymen.

DONA MENCIA,

Vous me trompiez alors.

DON HENRI.

Oh ! non, je vous le jure.

DONA MENCIA.

J'ignorais votre rang; déguisé...

DON HENRI (*se relevant*).

L'imposture
Etait dans mon costume et non dans mon cœur
Je vous l'atteste encore aujourd'hui sur l'honneur.

Sitôt que j'eusse pu briser la dure entrave,
Qui me tient sous le roi courbé comme un esclave,
Je vous aurais choisie à la face de tous
Pour femme, ô Mencia ; je ne songeais qu'à vous :
A vous que je retrouve en ce lieu mariée.

DONA MENCIA.

Vous connaissez mon père, il m'a sacrifiée ;
Mais j'aurais dû mourir.

DON HENRI.

Non, vous vivrez pour moi.

DONA MENCIA.

Que dites-vous, ô prince.

DON HENRI.

Au-dessus de la loi
Je puis me mettre un jour comme font mes semblables.
Je briserai vos nœuds.

DONA MENCIA.

Vœux insensés, coupables !

DON HENRI

Je forcerai le pape à m'unir avec vous.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, JACINTHE.

(Jacinthe sort effrayée du pavillon de droite; elle court à la porte de côté, elle en tire les verroux.)

DONA MENCIA.

Jacinthe, que fait-elle ? Elle met les verroux.

JACINTHE.

Don Gutierre revient.

DONA MENCIA.

La mort est à ma porte.

DON GUTIERRE (*en dehors, ébranlant la porte*).

Ouvrez, ouvrez : c'est moi.

JACINTHE.

Sa main est assez forte
Pour briser ces verroux.

DON HENRI.

L'infortune me suit.
Fuir !... (*Il se dirige vers la terrasse.*)

JACINTHE (*regardant au bas de la terrasse*).

Inez est en bas...

DONA MENCIA.

Ah !

JACINTHE.

Cachez-vous sans bruit.

DONA MENCIA.

Là, dans ce pavillon.

DON HENRI.

Comme doit être à craindre
Un époux offensé !

(Il entre dans le pavillon où Coquin est déjà entré.)

JACINTHE.

Madame, sachons feindre !

(Elle ouvre à don Gutierre.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DON GUTIERRE.

DON GUTIERRE.

Pourquoi vous enfermer ?

JACINTHE.

Pardonnez notre effroi ;
Tant de gens sont entrés à la suite du roi !

DONA MENCIA.

Et je n'espérais vous voir sitôt encore.

(Jacinthe entre dans le pavillon de dona Mencia, sur un signe de don Gutierre.)

DON GUTIERRE (*déposant son épée et son manteau sur la table.*)

En effet, j'aurais dû veiller jusqu'à l'aurore
En fidèle sujet, mais j'étais, ô mon bien,
Si pressé de sentir votre cœur sur le mien.

DONA MENCIA.

C'est un désir d'amant.

DON GUTIERRE.

C'est la même tendresse.
Bien qu'époux, je vous aime autant qu'une maîtresse.
Vous vouliez demeurer à m'attendre ; je veux
Vous forcer au repos, cher objet de mes vœux.
Avant de retourner où le devoir m'appelle
Je veux vous voir dormir dans ma couche fidèle.
Pour que de nul effroi ce cœur ne soit troublé,
Je fermerai la porte et j'en prendrai la clé.

DONA MENCIA.

Non, seigneur, non, je dois veiller comme vous-même.

DON GUTIERRE.

Rechercher sans raison une fatigue extrême ?
Je ne puis le souffrir : dès la pointe du jour,
Vous serez réveillée en ce brillant séjour.
Le roi, pour contenir une foule indocile,
Se rendra de bonne heure aux portes de Séville.
Je dois l'accompagner, et vous aurez des soins
A donner au départ. Prenez, prenez au moins
Deux heures de repos, pour que l'aube nouvelle
Vous voie avec dépit deux fois plus fraîche qu'elle.
Qu'avez-vous ? quel désordre agite vos esprits ?

DONA MENCIA (*à part*).

Que lui dire, ô mon Dieu !

DON GUTIERRE.

J'ai lieu d'être surpris...

DONA MENCIA (*embarrassée*).

Vous ne me parlez pas de la dame voilée.

DON GUTIERRE.

Est-ce là le souci dont votre âme est troublée ?

DONA MENCIA.

Vous l'aimâtes, dit-on ?

DON GUTIERRE.

Supposez un moment
Un homme aveugle-né, qui du rayonnement
De l'éclat du soleil entend toujours l'éloge ;
L'admirant sur la foi de ceux qu'il interroge,
Il s'en fait une idée : une nuit, nuit d'azur,
Il recouvre la vue, il regarde un ciel pur ;
Une brillante étoile y scintille et l'éclaire ;
Il se dit (ce spectacle est bien fait pour lui plaire) :
C'est donc là le soleil ! Que j'aime le soleil !
Je me le figurais absolument pareil.
Mais tandis qu'il ressent cette ivresse insensée,
Le vrai soleil soudain, confondant sa pensée,
S'élance à l'horizon : aussitôt, dédaigneux,
De l'étoile obscurcie il détourne les yeux,
Il contemple à genoux, comme au sortir d'un rêve,
L'essor majestueux de l'astre qui se lève.
Ainsi de moi : long-temps j'ai vécu sans aimer.
Léonor un instant a bien pu me charmer,
Mais dès que de ma nuit s'est écarté le voile,
J'ai pour le vrai soleil abandonné l'étoile.

DONA MENCIA.

Dites-vous vrai, seigneur ?

DON GUTIERRE.

Je n'ai jamais menti !
Croyez-moi, Mencia, quand je pris le parti
De vous donner mon nom, comme une ombre légère
J'ai vu s'évanouir toute image étrangère.
De volages désirs à tout jamais vainqueur,
J'ai concentré sur vous la force de mon cœur.
Vous aviez la beauté ; mais de cette parure,
De ce frêle ornement que donne la nature,
Je fus bien moins ravi que de votre candeur.
La beauté d'une femme est surtout sa pudeur.
L'innocence du cœur, la pureté sans tache,
Le devoir ferme et sûr, voilà ce qui m'attache,
Ce que je recherchais, lorsqu'un père honoré
De sa fille, en mes mains, mit le dépôt sacré ;
Je vous pris sur sa foi, je vous pris sur la vôtre,
La mienne, j'ai juré de n'en pas avoir d'autre,
Est tout entière à vous.

DONA MENCIA.

Je vous crois,

DON GUTIERRE.

Mencia,
Sous vos traits le bonheur à mes jours s'allia :
Votre présence à tout, pour combler mon envie,
Semble communiquer et la grace et la vie.
L'oiseau chante bien mieux quand vous avez chanté,
La fleur que vous cueillez acquiert plus de beauté,
Mon gazon reverdit sous ce pied qui l'effleure,
L'air que vous respirez embaume ma demeure,
Le fruit que vous touchez en devient bien plus doux,
Mon enchanteresse, oui, tout emprunte de vous
Un charme inexprimable...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, COQUIN (*sortant tout effaré du cabinet*), puis JACINTHE.

COQUIN.

Au secours, à mon aide !
Un homme !

DON GUTIERRE.

Un homme ici !

JACINTHE (*accourant*).

Quelque songe l'obsède.

DON GUTIERRE.

Parle donc, malheureux? un homme, un homme.

JACINTHE.

Il ment... (1)

COQUIN.

Je mens! quel intérêt ai-je à mentir, vraiment?
J'ai touché son manteau, j'en réponds sur ma tête.

DON GUTIERRE (*il va prendre le flambeau sur la table à droite*).

Eh! bien, je vais le voir. (*A part.*) Quelle terreur secrète
Saisit mon cœur... (*à Coquin.*) Allons, prends ce flambeau.

COQUIN.

Seigneur!
Qui? moi!

DON GUTIERRE.

Prends-le, te dis-je.

COQUIN.

Ah! peut-être ai-je eu peur
Sans motif, et personne....

DON GUTIERRE.

Un homme ici se cache...
(*A Coquin.*) Prends donc! prends.

JACINTHE (*bas à Coquin*).

C'est l'infant.

DON GUTIERRE.

Avanceras-tu, lâche?

(Il se rapproche de la table et saisit son épée.)

COQUIN (*à part*).

L'infant qui m'a donné de l'or...

(Il souffle sur le flambeau, et le laisse tomber après avoir fait quelques pas.)

Ah! le flambeau
M'est échappé des mains.

(Nuit).

DON GUTIERRE.

Quel contre-temps nouveau!
J'irai donc sans lumière..

(Il entre dans le pavillon, l'infant en sort un instant après.)

DONA MENCIA.

Evénement terrible!

(1) Jacinthe, Coquin, don Gutierre, Mencia.

COQUIN.

Je connais sa fureur, sortons, s'il est possible...

JACINTHE (*se dirigeant vers l'infant*).

Quelqu'un ! Est-ce l'infant?

(Elle le reconnaît à son manteau.)

C'est vous, Seigneur, partez.

DON GUTIERRE (*rentrant*).

On a marché !

DONA MENCIA (*à part*).

Mon Dieu !

JACINTHE (*à don Henri*).

Pas de bruit : arrêtez.

DON GUTIERRE.

Je distingue un peu mieux ; cette salle est moins noire.

COQUIN.

Ne pourrai-je donc pas me cacher dans l'armoire !

DON GUTIERRE (*mettant la main sur Coquin*).

Holà ! je le tiens.

COQUIN.

Aie ! aie !

(Jacinthe, pendant la lutte de don Gutierre et de Coquin, fait sortir l'infant, puis entre vivement dans le pavillon de dona Mencia.)

DON GUTIERRE.

Allons! ne bougez pas,

Ou bien vous êtes mort.

COQUIN.

Ouais ! à moi le trépas,

Seigneur.

DON GUTIERRE.

Si je ne sais sur le champ qui vous êtes,

Je vous étrangle.

COQUIN.

O ciel ! ouf ! qu'est-ce que vous faites ?

Je suis Coquin, seigneur, votre Coquin.

DON GUTIERRE.

Non, non !

Ruse d'enfer !

COQUIN.

Je suis votre vieux compagnon,

Ne serrez pas si fort.

(Jacinthe, entre avec deux flambeaux.)

JACINTHE.

Voici de la lumière.

DONA MENCIA.

C'est votre serviteur, en effet, don Gutierre.

DON GUTIERRE.

Sot !

COQUIN.

Je vous le disais ; enfin, me croirez-vous?

DON GUTIERRE (*à part*).

Quelque profond mystère est caché là dessous,
O mon âme !

DONA MENCIA (*bas à Jacinthe*).

Est-il bien parti ?

JACINTHE.

Soyez sans crainte.

DON GUTIERRE (*à Coquin*).

Si dans tes faibles mains la clarté s'est éteinte.
C'est à ta lâcheté, maraud, que je le dois.

COQUIN (*dissimulant*).

J'avais peur, en effet; si l'on vivait deux fois,
Je vous sacrifierais ma première existence ;
Mais comme c'est douteux, vu cette circonstance,
Je tiens à demeurer long-temps dans ce séjour.
La plus belle épitaphe a moins de prix qu'un jour.

DONA MENCIA.

Des voleurs ont sans doute appris votre veillée.

DON GUTIERRE (*à part*).

O vérité, je crains de te voir dévoilée !
haut) Sans doute, et je m'en vais visiter la maison.
à Coquin) Allons ! (*Il le force à sortir avec lui.*)

SCENE X.

JACINTHE, DONA MENCIA.

JACINTHE.

Quel coup hardi !

DONA MENCIA.

Mais quelle trahison !
(*à part.*) Par mes propres valets je me vois protégée !
(*haut.*) Comme de mon époux la figure est changée !
Ses brusques mouvemens, ses regards, ses discours
Témoignent qu'il soupçonne ici quelques détours.
Eprouver tant de crainte et n'être pas coupable,

Car je ne le suis pas, quoique hélas tout m'accable.
Jadis même, malgré d'imprudens rendez-vous,
L'amant a respecté tout les droits de l'époux.
Don Gutierre déjà ! son air sombre m'alarme...

(Jacinthe rentre dans le pavillon de dona Mencia.)

SCENE XI.

DONA MENCIA, DON GUTIERRE (*il tient un poignard à la main*).

DON GUTIERRE.

Ce poignard ne vient pas d'un homme obscur, c'est l'arme
D'un seigneur de haut rang. (*Il le cache dans son sein.*)
Ma vie, ô mon amour,
J'ai parcouru des yeux le jardin et la cour,
Nulle trace de pas. (*A part.*) Ce poignard me déchire
Bien plus que s'il entrait dans ma chair... quel martyre !
Patience, mon cœur, ce n'est pas le moment....
(*Haut.*) Ma chère âme, rentrez dans votre appartement ;
Coquin veille, remis un peu de l'aventure,
Aux portes du château. (*A part.*) Dieu! ce nom la rassure.

DONA MENCIA.

Vous ne m'embrassez pas ?

DON GUTIERRE (*avec ironie*).

Ne pas vous embrasser !
J'aurais pu l'oublier ! devez-vous le penser?

DONA MENCIA.

Quel sourire, seigneur !

DON GUTIERRE (*à part*).

Comme elle me redoute !

DONA MENCIA.

Ah ! je ne vous ai pas offensé.

DON GUTIERRE.

Non, sans doute,
(*A part.*) Avec tout son esprit, qu'elle s'excuse mal !

DONA MENCIA.

Ah ! quelle nuit sinistre, et par quel sort fatal
Ce flambeau s'est éteint !

DON GUTIERRE (*d'une voix sourde*).

Un flambeau se rallume,

Un flambeau relevé jusqu'au bout se consume
Mais l'honneur qui s'éteint ne se rallume plus.

DONA MENCIA.

L'honneur ! que dites-vous ? ce langage confus...
Auriez-vous, par hasard, pris quelque jalousie ?

DON GUTIERRE.

Fi donc !... de ce transport j'aurais l'âme saisie !
A des soupçons pareils avez-vous donné lieu ?
Qui vous fait me parler de la sorte ?

DONA MENCIA (*à part*).

O mon Dieu ! (*Haut.*)
L'amour sans jalousie est comme un corps sans âme.

DON GUTIERRE (*se contenant à peine*).

Malheur, quand sous la cendre on réveille la flamme,
Malheur, quand on se joue à des flots écumeux,
Malheur, quand on caresse un aspic venimeux,
On s'expose à trouver dans sa route étourdie
Trois choses, le poison, l'ouragan, l'incendie.

DONA MENCIA.

Ah ! vous êtes jaloux !

DON GUTIERRE.

Qui moi ! rassurez-vous ?
Je ne le suis pas, non ; mais si j'étais jaloux,
Après un long tourment, si je sortais du doute,
Dans l'infidèle sang, répandu goutte à goutte,
Je prendrais du plaisir à me désaltérer.

DONA MENCIA (*effrayée*).

Grand Dieu ! quelle fureur de vous vient s'emparer.

DON GUTIERRE (*éclatant*).

Le nom de son époux, d'un époux honorable
Le couvrir d'une tache infâme, ineffaçable,
C'est affreux, et ma main dans ses frémissemens
Déchirerait un cœur parjure à ses sermens....
Rentrez, que vous importe une humeur si jalouse ?
Vous êtes la plus chaste et la plus tendre épouse.

DONA MENCIA.

Vous viendrez, lorsque l'aube aura blanchi les cieux,
Prendre quelque repos, fermer un peu les yeux.

DON GUTIERRE.

N'y comptez pas, le roi, pour une confidence,
Aussitôt son lever, réclame ma présence.

(Il reconduit dona Maria jusqu'au seuil du pavillon.)

SCENE XII.

DON GUTIERRE (seul).

Mon honneur ! mon honneur ! ô toi qu'on veut ternir,
Nous avons tous les deux à nous entretenir,
Souffrez qu'un malheureux que la douleur surmonte
En laisse aller le cours... Pleurez mes yeux sans honte!
Reprenons du sang-froid : il est temps, mon honneur,
De montrer la prudence et non plus la valeur.
La plainte et l'action ne marchent pas ensemble,
Cessons donc de me plaindre, et sans que mon cœur tremble
Empruntons le secours de la réflexion...
D'un lâche serviteur, est-ce une vision ?
Mais ce flambeau tombé... Tous les jours il arrive
Un accident pareil sans qu'un soupçon le suive...
Mais ce poignard trouvé sur le seuil du logis...
Ce poignard dont un grand, un grand seul, j'en rougis,
Peut orner sa ceinture... Un ami l'a sans doute
Laissé depuis long-temps chez moi... Non, sur la route
Un de mes gens l'aura ramassé... C'est celui
Que l'infant a dû perdre en tombant aujourd'hui...
L'infant serait venu cette nuit, ici même,
Que je ne devrais pas d'une épouse que j'aime
Accuser la vertu, s'il s'est introduit,
A l'insu de ma femme, après avoir séduit
Quelque servante inique... ô peste des familles,
O valets, qui rouvrez les verroux et les grilles,
Quand la mère ou l'époux se livrent au sommeil...
Par momens un nuage obscurcit le soleil...
Le soupçon quelquefois sur un front pur s'attache,
Mais nuage et soupçon ne laissent point de tache...
Mon honneur ! mon honneur ! Je cherche une raison...
J'ai beau vous rassurer... propos hors de saison,
Vous êtes en danger, vous avez besoin d'aide,
Je suis le médecin qui connais le remède.
Je vous guérirai bien... Mais voyons quel progrès
La maladie a faits par des détours secrets ;
Employons les moyens dont envers nous on use,
Eteignons ce flambeau, recourons à la ruse,
Sachons jusqu'à quel point l'infâme m'oublia.
C'est elle... elle l'attend... Mencia, Mencia !

(Il éteint le flambeau. Mencia, un moment après, paraît au balcon.)

SCÈNE XIII.

DON GUTIERRE, DONA MENCIA.

DONA MENCIA.

O mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

DON GUTIERRE (*déguisant sa voix*).

C'est moi, mon bien suprême,
Ne m'entendez-vous pas ?

DONA MENCIA.

Quel autre que vous-même
Peut revenir ici ?

DON GUTIERRE (*à part*).

Suis-je donc reconnu ?

DONA MENCIA.

Cependant c'est bien mal à vous d'être venu,
Votre altesse me perd.

DON GUTIERRE (*à part*).

Votre altesse ! qu'entends-je ?
C'était l'infant !

DONA MENCIA.

Partez !

DON GUTIERRE.

O douleur ! (*Haut.*) Mon doux ange,
Je désirais savoir ce qu'a dit votre époux.

DONA MENCIA.

Je crains bien qu'il ne soit à l'avenir jaloux.

DON GUTIERRE (*à part*).

Tu dis vrai.

DONA MENCIA.

Je frémis, retirez-vous bien vite ;
N'essayez pas au moins de monter.

DON GUTIERRE.

Elle invite
Son amant à venir jusqu'auprès d'elle.

DONA MENCIA.

Adieu !

DON GUTIERRE.

Mais nous nous reverrons.

DONA MENCIA.

Oui, j'espère avant peu !
(Elle se retire du balcon.)

SCENE XIV.

DON GUTIERRE.

C'en est fait maintenant, et ma honte est trop vraie :
Par un remède sûr, attaquons cette plaie,
Dissimulons toujours... A l'infant comme au roi
Montrons un cœur exempt de soupçon et d'effroi.
Les valets sont instruits : prévenons le scandale,
En nous plaignant nous-même à la grandeur royale
D'un tort encor léger ; évitons de rougir ;
De nos secrets desseins ne laissons rien surgir.
Tout en portant le coup, cachons la main dans l'ombre.
O nuit ! dans mon cerveau roule un projet bien sombre,
Aussi sombre que toi... Donne-moi tes conseils,
Sous ton dôme voilé se plaisent mes pareils.
O nuit ! tu me connais, j'aime tes plis funèbres,
Je recherche l'horreur qu'inspirent tes ténèbres ;
J'aime ton froid manteau, ton silence profond,
Où la vie arrêtée au néant se confond.
Méditons entre nous, nuit, et dis à l'aurore
D'éteindre sous ses pleurs le feu qui me dévore !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décor qu'au premier acte. La table seulement, au lieu d'être à droite du spectateur, se trouve transportée à gauche. Le second fauteuil est à droite, masquant la balustrade et les trois marches qui conduisent à l'appartement de dona Mencia.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le jour commence à naître.)

COQUIN (*jouant avec deux bourses comme un jongleur*).

L'infant est généreux ! l'obliger est délice,
De nouveaux jetons d'or ont payé mon service ;
Nous, vrais servans d'amour, nous ressemblons un peu
A ceux qu'on voit placés dans les maisons de jeu ;
Le galant, satisfait des faveurs de sa belle,
Verse, sans le compter, l'or dans notre escarcelle ;
Mais celui dont l'amour s'est trouvé confondu
Sort comme le joueur après avoir perdu.
Nous risquons de sentir, il faut que je l'avoue,
S'endolorir nos reins et s'enfler notre joue.
Si quelque jour mon maître apprend la vérité,
Je suis perdu. Quittons avant d'être quitté;
Tâchons de faire au roi quelque conte risible,
De lui plaire, en montrant un esprit gai, flexible.
De tous les animaux, à sa vocation
Le roi manque le plus... Voici la question...
Maître lion rugit, l'âne brait, l'oiseau chante,
Le taureau pousse au loin une voix mugissante,
Le loup hurle, le chat miaule, l'homme rit ;
Le roi ne rit jamais, il a l'humeur farouche ;
On aurait plutôt fait d'arracher à ma bouche
Une dent qu'à la sienne un sourire.

SCENE II.

COQUIN, LE ROI, DES GARDES *dans le fond*.

LE ROI.

Ah ! c'est vous !
Comment se porte-t-on ?

COQUIN (*à part*).

Le roi ! veillons sur nous...

(*Haut.*) Sire, nos bacheliers, qu'ainsi l'on interroge,
Répondent en latin ces mots dignes d'éloge :
De corpore benè, de fortunâ malè (1).

LE ROI.

Ne te souvient-il plus, pauvre cerveau fêlé,
Que si tu remplis bien, près de moi, ton office,
Ma bourse a cent écus toujours à ton service ?

COQUIN.

Je m'en souviens si bien que je fais là-dessus
Une comédie.. oui... *le Roi des cent écus*...
Mais, pour l'exactitude, il faudrait, je vous jure,
Que j'eusse des écus entrevu la figure.

LE ROI.

Mauvais !

COQUIN.

Un autre conte, écoutez, il est bon.
Ce matin, j'ai trouvé sur ma route un chapon
Il portait dans un sac, écoutez je vous prie,
Les titres évidens de sa chaponnerie,
Un moment, ai-je dit, seigneur chapon...

LE ROI.

Assez !

(*A part.*)
Mon conte a du malheur... (*Haut.*) Eh bien ! sire, exaucez
Le seul vœu que je fais ; ce n'est ni pré, ni vigne,
Ni château, ni maison, dont je ne suis pas digne,
Que je demande... Non, mais riez une fois,,
Rien qu'une fois par jour.

LE ROI.

Je rirai dans un mois.

COQUIN (*à part*).

Si je le chatouillais...
(*Haut*) Je commence à le croire,
La gaîté du conteur dépend de l'auditoire !...

(1) Le mot *fortuna* n'est pas latin dans le sens de richesse, il signifie hasard. On a vivement reproché à la devise d'un homme d'esprit de l'avoir fait synonime de notre mot fortune. Nous avons cru néanmoins pouvoir lui prêter cette acception dans cette circonstance. Coquin n'est pas tenu de parler comme un bachelier. Par sa consonnance ce mot indique mieux l'idée à la majorité des spectateurs, aux spectatrices surtout, généralement peu versées dans la langue de Ciceron. Les gens scrupuleux substitueront *de thesauro*, ou tout autre expression susceptible d'entrer dans le vers.

SCENE III.

LE ROI, DON GUTIERRE.

LE ROI.

Nous avons, don Gutierre, à causer sans témoins.
(Il fait signe à Coquin de sortir.)

DON GUTIERRE.

Sire, je vous sais gré d'autant plus de ces soins,
Que j'ai de vifs griefs.

LE ROI.

Et nous avons les nôtres.

DON GUTIERRE.

Sire, qu'ai-je donc fait?

LE ROI.

Dites d'abord les vôtres.
Nous parlerons après.

DON GUTIERRE.

Je n'ose, en vérité.

LE ROI.

N'ayez aucune crainte.

DON GUTIERRE.

O roi, dont la bonté
Protége vos sujets, vous, qu'on nomme le juste,
Atlas qui soutenez d'une épaule robuste
Le globe castillan, ma vie est à vos pieds.
Je l'y dépose, si des jours humiliés
S'appellent une vie... Excusez mes alarmes,
Pour l'amour et l'honneur on peut verser des larmes;
Ce triste privilége, ô don Pèdre, en ce jour,
Il m'appartient, car j'ai de l'honneur, de l'amour.
L'honneur a jusqu'ici réglé ma destinée,
L'amour, je l'ai cherché jusque dans l'hyménée;
Je ne croyais jamais les perdre, et cependant
Un nuage, ô mon prince, illustre confident,
Un nuage a passé sur l'éclat d'une épouse,
Un souffle m'a rempli d'une fureur jalouse.
Par un souffle souvent une fleur s'effeuilla;
Notre honneur est pareil; le poignard que voilà,
Sire, vous dira tout, il est à votre frère.
J'ai trouvé, cette nuit, ô dessein téméraire,
L'infant caché chez moi; j'ai respecté son rang!

Ce poignard eut, ô roi, versé mon propre sang
Plutôt que d'attenter à sa grandeur suprême ;
Je n'ai, dans mon malheur, recouru qu'à vous-même.

LE ROI.

Cette noble conduite est d'un sujet loyal,
Au courage, chez vous, le respect est égal ;
Si le sort vous atteint...

DON GUTIERRE.

Un mot, sire, de grâce,
Mon honneur n'a souffert encor nulle disgrâce.
Vive Dieu ! mon épouse est chaste, et, selon moi,
Lucrèce et Porcia n'ont pas eu plus de foi.
Vous m'avez mal compris ; je voudrais, par votre aide,
Empêcher tout le mal, car je sais le remède,
Si le mal était fait.. Je suis bon médecin,
Lorsqu'il s'agit d'honneur. Je n'ai pas le dessein
De couper dans le vif. La colère et l'injure,
Au lieu de la fermer, augmentent la blessure.
Les caresses, les soins, pour apaiser les cœurs,
Quand l'honneur est malade, ont des secrets vainqueurs.
Les mauvais traitemens dont un époux accable
Dans son intérieur celle qu'il croit coupable,
Attirent sur son front la haine et le mépris.
Sire, la trahison souvent en est le prix.
Il vaut mieux observer la diète du silence,
Attendre et se convaincre... Alors vient la vengeance...
Nous n'en sommes pas là !

LE ROI.

Qu'avez-vous résolu ?

DON GUTIERRE.

De garder avant tout un silence absolu,
Fussé-je trompé même ; à raconter sa honte
On mérite toujours le dédain qu'on affronte.
J'ai dit : le roi mon maître aussi sage que grand,
Ne saurait à mes maux rester indifférent.
De crainte de péril, un ordre tutélaire,
Sur-le-champ, de mon seuil, éloignera son frère.

LE ROI.

C'est bien : je vous approuve.

DON GUTIERRE (*à part*).

Hélas ! sans murmurer
Il faut savoir souffrir, et paraître ignorer
Ce qu'on ne sait que trop : je n'ai rien fait connaître.

LE ROI.

Henri ! jeune imprudent !... Mais je le vois paraître.
Dans quelque endroit voisin évitez son regard
Vous serez satisfait ; donnez-moi ce poignard.

(Don Gutierre se cache sous la tapisserie, à droite, entre la fenêtre et la porte du fond.)

SCÈNE IV.

LE ROI, DON HENRI, DON GUTIERRE (caché).

LE ROI.

Soyez le bienvenu, mais que dis-je, au contraire,
Soyez le mal venu.

DON HENRI.

Pourquoi, mon noble frère !
Qu'est-il donc arrivé ?

LE ROI.

Je suis plein de courroux ;
Ne le voyez-vous pas ?

DON HENRI.

Contre qui ?

LE ROI.

Contre vous.

DON HENRI.

La vie à supporter me sera bien pénible,
Si de votre courroux, sur moi, le poids terrible
Tombe.

LE ROI.

Ignorez-vous donc qu'un époux outragé
S'est, dans le sang royal, plus d'une fois plongé ?

DON HENRI.

Sire, je vous comprends, souffrez que je défende
Ma cause devant vous... La justice commande
De m'écouter aussi... J'aimais cette beauté,
Avant qu'un autre époux par son père accepté...

LE ROI.

Qu'importe votre amour, puisqu'elle y fut rebelle ?

DON HENRI.

Mais, sire...

LE ROI.

Taisez-vous. (*Bas.*) Etant oublié d'elle
Il fallait l'oublier.

HENRI (*à haute voix*).

Mais, sire, elle m'aimait !

LE ROI.

Silence !

DON GUTIERRE (*caché*).

Ah ! malheureux !

LE ROI (*à part*).

Il est là ! qu'ai-je fait !

DON HENRI.

J'ai le droit de parler alors que l'on m'accuse,
Elle a reçu mes vœux.

DON GUTIERRE (*à part*).

O trop fatale excuse.

DON HENRI.

Je vous en fais serment.

LE ROI.

Pour la dernière fois
Taisez-vous.

DON HENRI.

Je me tais, puisque ce sont vos lois.

LE ROI.

Reprenez ce poignard, dans son acier qui brille
Vous verrez un infant, honte de sa famille,
Comme dans un miroir.

DON HENRI.

Sire, quelle fureur !
Vous me troublez au point que ma main tremble...

(Il prend vivement le poignard et blesse la main du roi.)

LE ROI (*ôtant son gant*).

Horreur !
Qu'avez-vous fait? du sang ! êtes-vous donc un traître ;
Du sang de votre roi, du sang de votre maître,
Êtes-vous altéré...

DON HENRI.

Puis-je être soupçonné,
Grand Dieu !

LE ROI.

Pour mon malheur, Henri, vous êtes né.

DON HENRI.

Vous me voyez confus, je m'en vais.

LE ROI.

A Séville

Parmi les révoltés.

DON HENRI.

Non, sire, où l'on m'exile.

LE ROI.

Vous le saurez bientôt.

(Il sort.)

SCENE V.

LE ROI (seul).

Je sens une douleur
Insupportable, hélas ! non à la main... au cœur !
Je ne sais qui me dit, Henri de Transtamare,
Que je puis désormais craindre ta main barbare;
Bâtard d'Eléonore ! un vague instinct m'apprend
Que tu peux par le meurtre aspirer à mon rang.
Je crois que je n'ai pas de plus grand adversaire
Dans l'univers entier, non pas même ton frère.
D'ailleurs, un astrologue a prédit qu'entre nous
Se doivent échanger les plus terribles coups.
Henri, tu lèveras sur moi ton bras coupable !
D'une telle action n'est-on pas bien capable,
Quand, dans cette maison, indigne suborneur,
D'un brave gentilhomme on veut souiller l'honneur.

(Don Gutierre relève lentement la tapisserie et vient s'appuyer sur le dos du fauteuil.)

SCÈNE VI.

LE ROI, DON GUTIERRE.

LE ROI.

Don Gutierre aisément la jeunesse se flatte ;
Jamais elle ne croit trouver une ame ingrate,
L'infant...

DON GUTIERRE (*avec empressement*).

Sire, en ce lieu je n'ai rien entendu ;
C'est un endroit sourd...

LE ROI (*à part*).

Ah ! tout n'est donc pas perdu !
(*Haut.*) Votre femme est l'honneur, la vertu même...

DON GUTIERRE.

Oui, sire.

(*A part.*) Oh ! ciel !

LE ROI.

J'ai maintenant autre chose à vous dire.
A dona Léonor la belle, j'ai juré
De rendre la justice, et je la lui rendrai.
Vous l'avez délaissée.

DON GUTIERRE.

Elle était soupçonnée.
Doit-on joindre à sa main une main profanée?

LE ROI.

Les soupçons avaient tort.

DON GUTIERRE.

Je l'ai su, mais trop tard.

LE ROI.

Il lui faut sur vos biens faire une large part.

DON GUTIERRE.

J'y souscris.

LE ROI.

Au couvent, Léonor se retire
Pour demander à Dieu la paix qu'elle désire...
Mais je souffre... A bientôt... Ne faites aucun bruit.
N'avertissez de rien la garde qui me suit.
Demeurez.

SCENE VII

DON GUTIERRE (seul).

Ainsi donc, je n'ai plus aucun doute.
Je puis aller au bout de ma sinistre route.
Ramassons ce poignard... En m'adressant au roi,
Je suis heureusement resté maître de moi.
Quoique l'infant, dont j'ai subi la confidence,
Ait failli tout à coup déjouer ma prudence.
Le roi, bien convaincu de sa légèreté,
Se fiera davantage à ma sérénité.
Mais il faut, je le sens, prompte autant que discrète,
A l'outrage secret la vengeance secrète.
Car publique, elle vient, souillant notre vertu,
Révéler un affront que l'injure avait tu.
Mon injure demande un châtiment occulte.
Lorsque j'aurais vengé hautement mon insulte,

Le vulgaire dirait : Voilà l'homme outragé,
Eh ! non : Voilà celui qui s'est si bien vengé.
Je veux donc procéder ici de telle sorte
Qu'on ne pense jamais que Mencia soit morte
Pour avoir mérité la haine d'un époux,
Puisque c'est s'avilir que se montrer jaloux.
O coutumes ! ô mœurs ! monde aux lois insensées,
A qui nous soumettons en naissant nos pensées.
Un homme est méprisé pour le vice d'autrui,
Le respect qu'il s'acquiert ne se perd pas par lui.
A quoi me servirait une vie estimée ?
Parmi les plus vaillans, j'ai compté dans l'armée.
On m'a vu de tout temps, libéral et courtois,
Protecteur du soldat, du peuple et du bourgeois.
Pour épouse avec soin, j'ai fait choix d'une fille
Dont l'orgueilleuse Espagne honorait la famille.
J'avais autant qu'on peut, dans ce monde incertain,
Rangé de mon côté les chances du destin,
Je n'en serais pas moins, par une foule infâme,
Raillé comme tout homme à qui l'on prend sa femme.
Eh bien ! cruel avare, ainsi qu'on fait de l'or,
Gutierre, il faut savoir enterrer son trésor,

SCÈNE VIII.

DON GUTIERRE, JACINTHE (*sortant de la chambre de Mencia*).

DON GUTIERRE (*à part*).

La suivante... où va-t-elle ? On la charge peut-être
De surveiller mes pas; espion de son maître !...
Messagère, plutôt... (*Haut.*) Holà ! Jacinthe, holà !
Que fait votre maîtresse ?

JACINTHE.

Elle dort.

DON GUTIERRE.

Laissez-la
Goûter un long sommeil. Restez, je vous l'ordonne,
Dans cette chambre même, et n'éveillez personne ;
Attendez mon retour.

(Il sort.)

SCENE IX.

JACINTHE, puis COQUIN.

JACINTHE.

Quel air sinistre, ô Dieu !
On dirait que la mort a plané sur ce lieu.

COQUIN (*entrant par la fenêtre*).

Il est sorti ?

JACINTHE.

Coquin, as-tu quelque nouvelle ?
Dis...

COQUIN.

L'infant et le roi se sont pris de querelle.
Je viens de voir l'infant. Il m'a dit : Pour jamais
Je quitte ma patrie et tout ce que j'aimais ;
Je vais tenter au loin quelque illustre entreprise...
Assure à Mencia que mon âme est éprise
Du plus fidèle amour. Je compte sur le sien.

JACINTHE.

Elle écrit à l'infant. Mais ne sais-tu plus rien?

COQUIN.

Si fait : Je sais encor, à voir ce qui se passe,
Que mon esprit s'en va, que ma gaîté s'efface.

JACINTHE.

Tu deviens, en effet, bien triste, mon garçon.

COQUIN.

C'est la mélancolie, un nouveau mal, dit-on,
Des plus contagieux.

JACINTHE.

Il faut prendre maîtresse
Pour te guérir.

COQUIN.

Réponds, alors, à ma tendresse.

JACINTHE.

Moi ! Je suis sotte et laide, et j'aurais de beaux yeux,
A ce que l'on prétend, s'ils n'étaient chassieux.

COQUIN.

Ah ! friponne, c'est toi, qui, la tête voilée,
M'a fait, de chambre en chambre, et d'allée en allée,
M'essouffler si long-temps ! (*A part.*) Je me suis enferré.

JACINTHE.

J'ai donc de fausses dents !

COQUIN.

Jacinthe, rien n'est vrai,
Je plaisantais.

JACINTHE.

Vraiment ! Ah ! l'homme aux cinq maîtresses,
On vous en donnera des rubans, des comtesses.
Va-t'en trouver l'infant.

COQUIN.

Causons.

JACINTHE.

S'il partait ?

COQUIN.

Mais,
Tu le sais, les amans sont-ils partis jamais ;
Je veux te régaler d'une chanson nouvelle
Que je fais là-dessus : écoute ; elle est fort belle ;
L'air se retient tout seul, le style est de bon goût ;
On ne tardera pas à la chanter partout ,
(Il chante.)
L'infant, don Henri de Castille,
A pris, tantôt, congé du roi.
On grille
De savoir pourquoi.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DON GUTIERRE.

DON GUTIERRE (*à part*).

Coquin ici, comment ! (*Il regarde la croisée.*)
Cette chanson... Qu'entends-je
Dans ma propre maison... C'est une audace étrange.
Serais-je donc déjà la fable des valets!
(Haut avec violence.)
Taisez-vous !..
(Jacinthe et Coquin se retournent avec surprise.)

JACINTHE.

O mon Dieu !

DON GUTIERRE (*allant rapidement vers eux*).

Ces infâmes couplets

Qui les a faits ?

COQUIN.

Où donc, seigneur, est l'infamie.

DON GUTIERRE (*se contenant*).

Lorsque votre maîtresse est à peine endormie,
Voulez-vous l'éveiller au milieu de la nuit.
(A part.)
Modérons-nous, ô ciel !

COQUIN.

C'est juste, pas de bruit.

(Il passe avec Jacinthe de l'autre côté de la scène; tous les deux reprennent ensemble la chanson.)

DON GUTIERRE (*avec fureur*).

Vous tairez-vous enfin !

COQUIN (*à part*).

Aurait-il le délire ?
Seigneur, nous vous jurons de ne plus jamais dire :

(Il reprend involontairement les premières notes du refrain; Jacinthe lui ferme la bouche avec la main.)

DON GUTIERRE.

O supplice d'enfer... Retirez-vous !... par-là !

(Il montre la porte du fond.)

COQUIN (*bas à Jacinthe*).

Diable, c'est sérieux : Que veut dire cela.

(Ils sortent.)

SCENE XI.

DON GUTIERRE (seul).

Ces Maures dévoués à mon ordre suprême,
Je puis compter sur eux comme sur moi-même.
Accomplissant toujours ce que j'ai commandé,
Ils sauront amener l'homme que j'ai mandé :
Mencia !... j'ai du moins cette faveur insigne,
De n'avoir pas d'enfant de mon épouse indigne.
Quel tourment pour un père alors qu'il a douté !
Je te bénis, ô Ciel ! de sa stérilité.

(Il s'assied dans le fauteuil à droite; dona Mencia descend de son appartement sans voir don Gutierre assis dans le fauteuil : elle a une lettre à la main; elle va à la porte du fond.)

SCENE XII.

DON GUTIERRE, DONA MENCIA.

DONA MENCIA.

Jacinthe !...

(Après avoir appelé Jacinthe, elle fait quelques pas vers la table placée à gauche du spectateur.)

DON GUTIERRE.

C'est elle, ah !

(*Haut.*) Debout, déjà, madame,

Debout !

DONA MENCIA (*se retournant et s'appuyant sur la table*).

O mon Dieu ! lui !... Quel trouble dans mon âme !

DON GUTIERRE (*avec autorité*).

Pour qui donc ce billet ?...

DONA MENCIA.

Seigneur... ô jour fatal !

DON GUTIERRE (*marchant vers elle*).

D'où vient cette frayeur ?... Elle se trouve mal.

(Dona Mencia s'évanouit.)

Cette lettre, sans doute, est pour l'infant qu'elle aime :
Lisons-la. « Monseigneur, j'ai besoin de vous voir,
» Au nom de notre amour. » Pour un forfait si noir,
Le trépas est trop doux. « Je crains, Dieu me protége !
« Qu'on ne m'ait fait tomber cette nuit dans un piége. »
Poignard, si je suivais l'élan de ma fureur,
D'une femme sans foi tu percerais le cœur ;
Mais non : soyons prudent pour notre renommée ;
D'ailleurs, c'est Mencia que j'ai le plus aimée,
Je ne veux pas tuer son âme avec son corps :
Quelle meure en chrétienne ; évitons les remords.

(Il écrit quelques mots au bas de la lettre.)

Maintenant fermons tout ; par une étroite issue
Dans cet appartement de tous inaperçue,
Allons, près du torrent orageux et profond,
Attendre mes vengeurs ; dans l'instant ils viendront.

(Il soulève la tapisserie de droite et sort après avoir fermé la fenêtre et la porte du fond.)

SCENE XII.

MENCIA (*revenant à elle*).

Grace, grace, seigneur, retenez votre épée,
Votre foi, croyez-le, n'a pas été trompée.
Le ciel le sait.. je meurs innocente... Ce fer
Détournez-le de moi... Vous m'êtes toujours cher,
Si le passé... — Comment, mon époux tout à l'heure
Furieux n'est-il pas rentré dans sa demeure?
Ne l'ai-je pas trouvé sinistre et menaçant?
J'ai cru sentir sa dague et voir couler mon sang.
Est-ce une illusion?... Cette lettre en est cause,
Il faut la déchirer... Mais quelle étrange chose,
Des mots de don Gutierre au bas de ce billet!
Qu'a-t-il donc à me dire? Il sait tout : c'en est fait.

(Elle a traversé le théâtre avec agitation : elle est venue tomber dans le fauteuil à droite. Après un moment de silence elle lit.)

« N'espère de pardon qu'en la bonté céleste,
» L'amour t'adore encor, mais l'honneur te déteste;
» C'est pourquoi l'un te tue et l'autre t'avertit.
» Sauve ton âme... »
O Dieu, ce coup m'anéantit.
Jacinthe, à mon secours.

(Elle s'élance vers la porte, puis vers la fenêtre.)

On a fermé la porte,
Et la fenêtre, hélas!... Je me sens déjà morte!...
Mes cris; mais à quoi bon... Qui m'entendrait crier,
Mes efforts seraient vains, je n'ai plus qu'à prier,
Courbant le front victime à mon sort résignée.

(Elle se met à genoux.)

Cependant voir sitôt finir sa destinée,
A peine à son printemps être ravie au jour!
O ciel! pris à témoin de notre saint amour,
Toi qu'on ne peut tromper, qui lis au fond des âmes,
Tu sais si je suis pure entre toutes les femmes.
Qu'entends-je dans ce mur?... Oui, ce sont bien des pas,
Fuyons, fuyons!... O Dieu! sauve-moi du trépas.

(Elle s'élance vers les degrès et les monte avec effroi en s'appuyant sur la rampe.)

SCENE XIII.

(Don Gutierre soulève la tapisserie ; on aperçoit un homme, ayant un bandeau sur les yeux, au milieu de deux Maures, qui tiennent à la main leurs sabres recourbés. Don Gutierre laisse retomber la draperie sur les Maures et conduit l'homme aux yeux bandés sur le devant de la scène.)

DON GUTIERRE, LE CHIRURGIEN.

DON GUTIERRE.

Ne crains rien : il est temps de te rendre la vue,
(Il lui ôte son bandeau.)
Tu vas être un acteur d'une scène imprévue.

LE CHIRURGIEN (*tremblant*).

Que voulez-vous, seigneur, vous m'avez fait sans bruit
Tirer de ma maison, au milieu de la nuit,
Deux hommes sont venus, armés, et l'air funeste,
Ils m'ont dit : lève-toi ; sans m'instruire du reste,
M'ont conduit au torrent, fait descendre son cours,
Et par un escalier aux humides détours,
Traîné dans ce château que vient baigner le fleuve ;
N'est-ce donc pas assez d'une pareille épreuve ?
Je vous vois immobile, entouré d'un manteau,
Ainsi qu'une statue au bord d'un froid tombeau.
Pourquoi suis-je sorti brusquement de ma couche ?
Ai-je à guérir quelqu'un dont le destin vous touche ?
Pauvre chirurgien que peut ici mon art?
A quel événement dois-je donc prendre part?
Votre sombre silence, ô mon Dieu, m'épouvante.
Se joua-t-on ainsi d'aucune âme vivante ?

DON GUTIERRE.

(Il va soulever la tapisserie derrière laquelle se trouvent les deux Maures, le sabre nu.)

Ecoute, mais d'abord, jette ici le regard;
Si tu n'accomplis pas mon ordre sans retard,
Tu tombes, et ton corps dans le torrent qui roule
Ira s'ensevelir loin des yeux de la foule.

LE CHIRURGIEN (*effrayé*).

Seigneur! que faut-il faire ?

DON GUTIERRE.

Ecoute.

LE CHIRURGIEN.

Dieu clément !

DON GUTIERRE (*froidement*).

Une femme est entrée en cet appartement.
Aux quatre coins d'un lit à cette heure on l'enchaîne,
Il faut avec adresse entr'ouvrant chaque veine.
Jusqu'à ce que la mort vienne glacer son sein,
Laisser couler le sang.

LE CHIRURGIEN.

Devenir assassin !

DON GUTIERRE.

Aimes-tu mieux mourir ?

LE CHIRURGIEN.

Seigneur, seigneur, de grace !

DON GUTIERRE.

Lorsque d'un tel projet on a conçu l'audace,
On ne recule pas pour un meurtre de plus.

LE CHIRURGIEN.

Que me proposez-vous... Pitié !

DON GUTIERRE.

Vœux superflus !

LE CHIRURGIEN.

Ah ! monseigneur !

DON GUTIERRE.

Eh ! bien !

LE CHIRURGIEN.

Vous voyez que je pleure.
Je ne veux pas mourir.

DON GUTIERRE.

Obéis donc sur l'heure.

LE CHIRURGIEN.

Non, je tombe à vos pieds; de cette cruauté
Vous n'êtes pas capable, et votre loyauté
Ne voudra pas damner l'âme d'un honnête homme.
Qu'un crime si honteux par ma main se consomme !
Jamais, jamais, jamais.

DON GUTIERRE.

Encore une fois, va.

LE CHIRURGIEN.

Est-ce que telle chose ici bas arriva !..
Je vous supplie.

DON GUTIERRE.

Allons ! debout.

LE CHIRURGIEN.

Un sacrilége !...
Oter la vie, ô ciel ! moi dont l'art la protége !...
Mais qui donc êtes-vous.

DON GUTIERRE.

Qu'importe qui je suis ?
Je suis, je suis un juge, obéis.

LE CHIRURGIEN.

Je ne puis
Etre un bourreau !

DON GUTIERRE.

(Il fait quelques pas du côté des Maures.)
Meurs donc alors !...

LE CHIRURGIEN.

Ah ! quel vertige
S'empare de mes sens.

DON GUTIERRE.

C'est fait de toi, te dis-je.

LE CHIRURGIEN.

Arrêtez.

DON GUTIERRE.

Es-tu prêt ?

LE CHIRURGIEN.

Mon cœur est plein d'effroi.
Que le crime sur lui retombe et non sur moi.
Mon Dieu ! vous le voyez ; votre haute justice
Saura bien distinguer l'innocent du complice !
J'obéis.

DON GUTIERRE.

Tu fais bien... Rien ne m'eût arrêté.
Va donc.

SCENE XIV.

DON GUTIERRE (seul.)

Destin ! destin ! telle est ta volonté.
C'était le seul moyen de venger mon injure.
On aurait d'un poignard découvert la blessure ;
Le poison eût laissé des traces... A présent,
Je dirai que malade, et sur son lit gisant,
Par un chirurgien, selon sa propre envie,
Saignée, avec son sang elle a vu fuir sa vie.
Quant à cet homme, il est, par faiblesse et par peur,
Mon complice... Est-il pris d'une morne stupeur ?
Devant tant de beauté peut-être qu'il s'arrête.

C'est qu'on ne vit jamais de si charmante tête !
C'est que de plus en plus, songeant à ses attraits,
Je me trouve assailli par de lâches regrets...
Je cherche à me reprendre à la moindre espérance.
O dure incertitude ! O cruelle souffrance
D'un cœur toujours épris, qui veut encor douter,
Que sa propre faiblesse, hélas ! vient arrêter.

(Il s'approche de la porte.)

Que fait-il ? Aucun bruit....

(On entend un cri douloureux.)

(Il tombe affaissé sur le fauteuil à gauche.)

Il m'obéit !... mon âme,
Quelle douleur t'émeut ?... J'aimais tant cette femme !
O rigoureux amour !..

SCENE XV.

DON GUTIERRE, LE CHIRURGIEN.

(Le chirurgien paraît sur le seuil ; il a l'œil hagard, les bras étendus; le pied lui manque au moment où il descend les degrés ; il appuie sa main sur la porte qu'il a poussée avec le bras; il y laisse une trace ensanglantée.)

DON GUTIERRE.

Eh ! quoi ! tout est-il fait ?

LE CHIRURGIEN.

(Le chirurgien est descendu lentement sur le devant de la scène.)

(*A voix basse.*) Où suis-je ? et qui parla d'un horrible forfait ?
Quel songe épouvantable a tourmenté mon âme.

DON GUTIERRE.

Réponds-moi.

LE CHIRURGIEN (*avec égarement*).

La victime, oui, c'était une femme.
Grand Dieu ! quels flots de sang me poursuivent partout !
Ils grossissent... ils vont m'engloutir tout à coup !
Comme ils montent... Voyez !...

(Il s'approche de don Gutierre en se haussant sur la pointe des pieds avec terreur. Il l'entoure de ses bras.)

DON GUTIERRE.

Elle n'est plus...

LE CHIRURGIEN.

O honte !
« Que le ciel de ma mort ne demande pas compte ! »
Disait-elle au milieu des soupirs et des pleurs !

DON GUTIERRE.

Mon âme en sentira d'éternelles douleurs !

LE CHIRURGIEN.

Une femme et si belle à la fois et si douce !
Je sens encor son bras qui, faible, me repousse...
Vous maudirez celui qui, pour la secourir,
O mon Dieu ! n'a pas eu la force de mourir !,..

(On frappe violemment à la porte du fond.)

DON GUTIERRE.

Qui frappe ?

LE ROI (*du dehors*).

Ouvrez !

DON GUTIERRE.

Le roi ! Pourquoi vient-il ?
(*Au chirurgien.*) Silence !

(Il va ouvrir au roi après avoir fermé la porte de l'appartement de Mencia.)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, L'INFANT, COQUIN, JACINTHE (1).

(Jacinthe entre aussitôt dans la chambre de sa maîtresse.)

LE ROI.

Que se passe-t-il donc, et craint-on ma présence ?
Vous avez fait chez lui prendre un chirurgien :
Qui souffre ici ?

DON GUTIERRE.

Grand roi, quel malheur est le mien !

LE ROI.

Je veux en être instruit ; parlez !

DON GUTIERRE.

Je vou
Que vous allez entendre un récit bien funeste,
Le plus triste qu'un prince ait entendu jamais ;
Car dona Mencia, l'épouse que j'aimais,
Que le ciel me donna dans un jour si propice,
Cette chaste beauté !...

JACINTHE (*sortant de la chambre de Mencia dont elle laisse la porte ouverte*).

Sire, sire ! justice !
Ma maîtresse n'est plus.

(Elle se jette aux pieds du roi.)

(1) L'infant, le roi, don Gutierre, Coquin, le chirurgien sur le second plan.

DON GUTIERRE (*à Jacinthe*).

Que dit-elle ?... debout.
La douleur vous égare.

LE CONNÉTABLE (*à part*).

Ils vont apprendre tout !

LE ROI.

Que vois-je à cette porte ? Une main est empreinte !
Une main de sang !

LE CONNÉTABLE (*à part*).

Dieu ! je tressaille de crainte.

LE ROI.

Pourquoi ce sang, seigneur ?

JACINTHE.

O prince ! à vos genoux,
Je le répète encor : Justice !

LE ROI.

Levez-vous !

JACINTHE (*en pleurant*).

Attachée à son lit, de tout son sang baignée,
O sire ! ma maîtresse est morte assassinée.

LE ROI.

Don Gutierre !...

DON GUTIERRE.

Eh bien ! sire, au dessus de leur seuil,
Ceux qui, dans leur emploi mettent un juste orgueil,
Font placer un écu. L'honneur est mon office :
La main ensanglantée indique ma justice.
L'affront que j'ai reçu de tout temps se noya
Dans un sang criminel.

DON HENRI.

Mencia ! Mencia !

LE ROI.

Vous avez oublié que dans l'Espagne entière
Mon nom de justicier est connu, don Gutierre.
A mon droit souverain vous deviez plus d'égard.

DON GUTIERRE.

Sire, chacun de nous garde ses droits à part,
Je dois mon bien, ma vie, au roi qui les réclame,
Mais l'honneur est à moi : patrimoine de l'âme,
Je ne le dois qu'à Dieu.

LE ROI.

Vous irez devant lui,
De cet honneur jaloux rendre compte aujourd'hui.

DON GUTIERRE.

Lorsqu'il créa le monde, il fit le mariage,
Et sa loi ne veut pas que l'on y porte outrage.

Je ne crains rien de lui ni des hommes non plus,
Je dois être approuvé par les cœurs résolus,
Sire, si tout époux dont la femme est séduite,
D'une âme vigoureuse imitait ma conduite,
La crainte du danger, à défaut du devoir,
Sur un sexe fragile aurait quelque pouvoir.

DON HENRI.

Elle était innocente. A sa foi je le jure,
La noble Mencia n'a pas été parjure,
Sire, et pour vous convaincre il fallait peu d'instans,
Si vous m'eussiez daigné tantôt laisser ce temps.

DON GUTIERRE (*avec amertume*).

Innocente!

LE ROI.

Il suffit.

COQUIN (*à part*).

Ah! que Dieu nous assiste,
Je le vois à présent, la vie est chose triste.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER du premier acte, *suite du roi.*

LE ROI.

Qui s'avance en ces lieux contre ma volonté.

L'OFFICIER.

Nous accourons apprendre à votre majesté,
Un grave événement : pour cerner cet asile,
Un gros de mutinés est parti de Séville.

LE ROI.

Se peut-il? jusque-là pousser la trahison!

DON GUTIERRE.

Vouloir saisir le roi dans ma propre maison!

LE ROI.

Que la défense ici sur tous les points s'apprête!

DON GUTIERRE (*au roi*).

Quand le bras peut servir doit-on prendre la tête!
Sire.

LE ROI.

Il est des momens où tout est différé
Suivez-nous au combat.

DON GUTIERRE.

Oui, sire, et j'y mourrai.

NOTES.

ACTE PREMIER.

Caldéron a mis en scène dona Léonor ; il a développé également le rôle de don Arias. Ces deux personnages nous ont semblé ralentir l'action et devoir rester dans l'ombre. L'irrégularité de l'ancien théâtre espagnol, avec ses changemens de lieu perpétuels, admettait un certain décousu que notre théâtre n'a jamais comporté. Le caractère du gracioso a été apprécié d'une manière ridicule par don Eugenio de Ochoa, lorsqu'il a dit : « Es dificil ser mas insulso e impertinente que el buen Coquin. » Coquin n'est ni sot, ni impertinent. M. Damas-Hinard a rendu plus de justice à ce valet bouffon. « Quant au gracioso, dit-il, cette fois il s'harmonise on ne peut mieux avec le reste de l'ouvrage ; il n'appartenait qu'à un artiste de génie d'imaginer ce contraste entre le bouffon et le roi don Pèdre, et de rendre le premier plus sérieux et plus triste à mesure que le drame tourne au tragique. » Nous avons donné à ce personnage plus d'importance qu'il n'en a dans la pièce de Calderon, en renforçant son bavardage de beaucoup de plaisanteries, empruntées à ses pareils, dans quelques autres ouvrages du même auteur. Le couplet :

Je me fais sommelier pour aller à la cave,

jusqu'à « J'ai deux maîtres, » appartient à *Outrage secret, Vengeance secrete* (A secreto agravio secreta venganza.)

ACTE DEUXIÈME.

La seconde scène entre Coquin et Jacinthe est prise aussi à la pièce que nous venons de citer.— La chanson de l'Abeille est un souvenir de : dicha y desdicha del nombre (*bonheur et malheur du nom.*)—La scène du flambeau n'est pas conforme à l'original. Chez Calderon, dona Mencia elle-même laisse tomber le flambeau. En attribuant cette ruse à Coquin, j'ai fait entrer ce personnage dans l'action, à laquelle il eût été trop indifférent. J'ai suivi en cela le conseil d'un comédien intelligent et zélé pour son art, comme l'a

été son père, M. Louis Monrose, qui devait jouer primitivement le rôle du Gracioso.

Les dix vers mis dans la bouche de l'infant, à la scène IV du second acte :

A toute heure du jour, de nuit, à tous instans,

sont une traduction de la stance *las horas estoy viendo*, de Boscan, imitateur de Pétrarque.

ACTE TROISIÈME.

La scène neuvième, dans laquelle les valets ne peuvent s'empêcher de redire un refrain déshonorant pour leur maître, parce que l'air leur plaît et les pousse involontairement à chanter, est empruntée au *Peintre de son déshonneur* (il pintor de su dehonra).—La main ensanglantée, dans la pièce de Calderon, n'est pas mise sous les yeux du spectateur. Le médecin raconte au roi qu'il a taché de sang les murs de cette maison, afin qu'on puisse la reconnaître ; le roi se contente de prier don Gutierre de faire nettoyer sa porte ; le dénoûment de cette œuvre est singulier et tout-à-fait en dehors de nos mœurs. Le roi, prenant la main de Leonor, la place dans celle de don Gutierre ; il le force à épouser cette femme, délaissée par lui autrefois sur un simple soupçon, et cette scène a lieu alors que dona Mencia achève à peine d'expirer. Le roi approuve du reste pleinement la conduite de son vassal. Un mot terrible sort de sa bouche : don Gutierre donne au roi de bonnes raisons pour ne pas se prêter au mariage qu'on lui propose. « Si je surprends encore l'infant avec ma femme, » dit-il. « Il y a remède à tout, » répond le roi.

DON GUTIERRE.

Posible es que a esto la haya ?

REY.

Si, Gutierre.

DON GUTIERRE.

Cual, senor.

REY.

Uno vuestro.

DON GUTIERRE.

Qui es

REY.

Sangraria.

Sangraria (la saignée), tel est le remède qu'indique le roi.

Léonor, emportée par son amour, n'est pas arrêtée par cette terrible expression.

A la première représentation du *Médecin de son Honneur*, le valet Gracioso adressa ces vers au public, en venant annoncer l'auteur :

Messieurs, un vieux poète, à l'esprit jeune rare,
Calderon est l'auteur de cette œuvre bizarre.
Ce fut lui qui plaça dans un comique emploi
Près d'un maître terrible un coquin comme moi.
A sa guise unissant sur ce hardi théâtre
La muse sérieuse à la muse folâtre,
Nous avons en vos mains, plaçant notre succès,
Tâché d'être à la fois Espagnols et Français.
Notre Odéon a pris, le sort lui fut propice,
A Lope de Vega l'*Hameçon de Phénice*.
Puissions-nous être absous, ainsi que dans ce cas,
Messieurs, l'auteur se nomme Hippolyte Lucas.

La musique de la chanson *de l'Abeille* et l'air : *l'Infant don Henri de Castille*, se trouvent au bureau central de musique, place de la Bourse, 29. Ces morceaux ont été édités par la *France Musicale*.

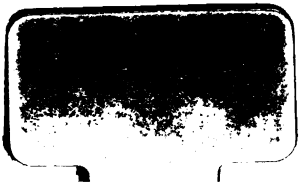
J'ai signalé avec soin les divers emprunts que j'ai faits. J'ai insisté sur ce point pour montrer qu'il n'est rien entré que d'espagnol dans les sentimens. J'ai essayé de représenter le côté français par la régularité du plan, par l'unité de la composition. Jusqu'à ce ce jour, Corneille et Molière, dans le *Cid* et dans *Don Juan*, ont seuls reproduit la couleur espagnole. Dans le *Menteur*, Corneille a approprié l'intrigue à des caractères français. Corneille l'a fait avec génie, mais après lui de nombreux imitateurs, et Thomas Corneille entre autres, ont étrangement défiguré les sujets dont ils ont fait choix. Le théâtre anglais se trouve encore moins travesti dans les tragédies de Ducis, que les comédies espagnoles n'ont été dénaturées par les poètes des XVIIe et XVIIIe siècles, depuis d'Ouville jusqu'à Collé. C'est cette injustice que nous avons voulu réparer. Dans les essais de l'*Hameçon de Phénice* et du *Médecin de son Honneur*, comme dans ceux qui pourront suivre, notre intention a été de faire connaître le génie espagnol, tout en amusant et en intéressant un public français. Agir autrement nous semble une sorte de sacrilége !

— Ajoutons quelques mots sur la différence du théâtre espagnol et du théâtre français, différence qui remonte à l'origine de ces deux théâtres.

La politique mit en présence les Français et les Espagnols sur les champs de bataille de l'Italie. De là vint que les deux littérature française et espagnole subirent d'abord l'influence italienne; mais la France suivit le mouvement de la renaissance et se plongea dans l'antiquité; l'Espagne s'abandonna davantage à l'impulsion moderne, et Dante, Boccace, Pétrarque, inspirèrent particulièrement ses poètes et ses conteurs. La littérature espagnole, à moité moresque du reste, possédait déjà un caractère propre, elle avait ses romances, poèmes populaires qui célébraient les hauts faits du Cid. Le peuple espagnol, épris des souvenirs de son pays, consacrés dans une langue riche, harmonieuse, grave, résista à l'imitation de l'antiquité. Cette résistance donna un théâtre national à l'Espagne.

La multitude, c'était là le juge suprême des premières comédies espagnoles. En voici un exemple curieux. Le parterre des premiers théâtres de l'époque était toujours composé de gens du peuple, turbulens et passionnés, qu'on nommait *mosqueteros*, par assimilation aux soldats, dont ils imitaient les décharges meurtrières. Un des plus célèbres *mosqueteros* fut Nicolas Sanchez, savetier de profession; il était maître de la destinée des pièces. Un auteur qui allait solliciter sa protection pour une comédie qui devait être représentée dans la journée crut pouvoir le gagner en lui offrant cent réaux : notre savetier fit mettre l'auteur à la porte de chez lui; il se rendit ensuite au théâtre avec sa compagnie de *mosqueteros*, la pièce fut impitoyablement sifflée; c'était double justice, car la pièce était mauvaise.

Cette autorité du peuple, dont il fallait flatter les goûts, remplit le théâtre espagnol d'apparitions, de choses surnaturelles, et donna naissance au fameux *Don Juan*, comme la religion donna naissance aux *autos sacramentales*. La religion se mêlait en Espagne intimement à la littérature et à la galanterie. Sainte-Thérèse, cette sainte qui se félicitait d'être bien faite, conversait avec Dieu en vers.

—Nous recommandons aux lecteurs, curieux de bien connaître l'état actuel du théâtre espagnol, entièrement livré aux imitations françaises, le charmant ouvrage que M. Roger de Beauvoir vient de publier sous le titre de : *la Porte du Soleil*.

FIN DES NOTES.